N° 243.

QUELQUES FAITS ET CONSIDÉRATIONS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DU MAGNÉTISME ANIMAL;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 30 août 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR ALFRED FILLASSIER, de la Martinique,

Ancien interne des Hôpitaux et Hospices civils de Paris; ancien Élève de l'École Pratique;

Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. MONTAIGNE.

Il ne faut pas juger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas selon ce qui est croyable ou incroyable à notre sens, et est une grande faute, en laquelle la pluspart des hommes tombent, de faire difficulté de croire d'autrui ce qu'eux ne sauroient ou ne voudroient faire. MONTAIGNE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Président. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, Examinateur.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER, Suppléant. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, Examinateur. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle, Examinateur.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet, Examinateur.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cotterbau, Suppléant.	Rochoux.
Devergie.	Sandras.
Dubled, Examinateur.	Trousseau.
Dubois.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE.

Gage de piété filiale.

A. FILLASSIER.

A LA MÉMOIRE

D'ANTOINE-AUGUSTE DE CHAYOLLE.

A. FILLASSIER.

A

CASIMIR DELAVIGNE.

Témoignage d'une amitié profondément reconnaissante.

A. FILLASSIER.

A

CASIMIR DELAVIGNE.

Témoignage d'une amitié profonde et reconnaissante.

AVANT-PROPOS.

Je m'étais d'abord proposé d'examiner complètement dans ma thèse la question du magnétisme animal; mais, envisagée sous ses faces nombreuses et avec tous ses développemens nécessaires, cette question entraîne après elle la matière de plus d'un volume, à moins de la traiter sous la forme aphoristique, forme en général obscure et difficile pour un sujet même vulgaire, impossible pour celui-ci, qui est peu et surtout mal connu. J'ai donc dû renoncer à ma première pensée, et concevoir autrement ma dissertation inaugurale. Elle comprend actuellement le récit naïf de mes premières expériences magnétiques et de la manière dont j'ai été conduit à m'occuper du magnétisme animal; l'histoire détaillée de faits les plus curieux du somnambulisme, et surtout du somnambulisme appliqué au diagnostic et au traitement des maladies; les réflexions particulières et les conclusions générales que je tire de ces faits.

Convalescent d'une maladie chronique très-grave, si je n'avais consulté que mes forces, j'aurais dû peut-être me contenter d'accoupler plus ou moins bien sur la pleurésie, la pneumonie, etc., quelques propositions banales, au moyen desquelles on achète à bon marché le bonnet de docteur. J'ai voulu faire preuve de bonne volonté et de courage, et je soumets aux médecins éclairés qui doivent me juger un tra-

vail dont je sens le premier toute l'imperfection, mais qui a le mérite de la nouveauté, et, je puis le dire, celui de la vérité et de la bonne foi. Puissent mes juges l'accueillir avec faveur, et être conduits par lui à tenter eux-mêmes des expériences qui les entraîneront, je n'en doute pas, aux mêmes résultats et aux mêmes croyances!

A mon âge, on a beaucoup plus reçu des autres qu'on ne leur a encore donné, et le seul sentiment dont on puisse être fier est celui de la reconnaissance. Aussi est-ce un besoin pour moi de témoigner publiquement la mienne à tous ceux qui ont eu quelque part à mon instruction médicale; mais, parmi les hommes célèbres à qui je dois le plus, il m'est doux de citer MM. *Andral* et *Dupuytren*, dont j'ai suivi les admirables leçons; MM. *Boyer*, *Roux* et *Guersent*, dont j'ai été l'élève externe; MM. *Magendie*, *Rullier* et *Biett*, dont j'ai été l'interne; MM. *Velpeau*, *Louyer-Villermay* et *Marjolin*. Quelques-uns d'entre eux ont été pour moi non-seulement des maîtres éclairés, mais des amis indulgens.

QUELQUES FAITS

ET CONSIDÉRATIONS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

Pendant les premières années de mon adolescence, des faits extraordinaires de somnambulisme magnétique m'avaient été souvent racontés et attestés par des personnes graves, dont j'avais appris depuis long-temps à honorer la moralité et à respecter l'intelligence. Néanmoins, malgré l'imposante autorité de leur parole, je ne pouvais croire à ces faits; car mes études philosophiques du collége, fortifiées par l'application que j'en fis plus tard aux travaux de la médecine, avaient eu pour but de m'armer d'un scepticisme sage, mais à toute épreuve. Loin de jurer sur la parole du maître, je ne croyais que ce que j'avais observé, expérimenté moi-même; ma foi ne s'attachait qu'à ce que j'avais touché, et quand elle s'étendait au-delà, ce n'était jamais qu'aux faits qu'une analogie timide pouvait raisonnablement me faire admettre. Ce doute philosophique, qui n'adopte ni ne rejette d'avance, mais est toujours prêt à tout examiner, j'avais travaillé à l'incarner en moi, et cela non sans peine; car, je dois l'avouer,

j'étais, par nature et par suite de mon éducation d'enfance, porté plutôt à une défiance sauvage qu'à la foi des hommes et des choses. Lorsque parut en 1825, dans le Nouveau Dictionaire de médecine, le fameux article de M. *Rostan* sur le magnétisme animal, la première personne qui m'engagea à le lire fut un de mes collègues, M. *Costallat*, alors externe avec moi à la Charité, aujourd'hui médecin distingué de la capitale. Il parlait de cet article avec chaleur comme de chose importante à méditer, sans croire pour cela à tout ce que M. *Rostan* rapportait. Je l'écoutai avec calme et même avec froideur. Malgré mon éducation philosophique, ma répugnance naturelle à admettre et même à étudier les phénomènes magnétiques se réveilla avec force. J'eus de la peine à la vaincre et à me décider à lire l'article de M. *Rostan*. J'obéis toutefois à ma conscience et à ma raison, qui me criaient que je ne devais juger qu'après avoir examiné. L'article de M. *Rostan* n'ébranla nullement mon scepticisme, mais il m'inspira les réflexions suivantes :

« M. Rostan *n'est pas*, me dis-je alors à moi-même, *un homme à illusions, une dupe facile.* En effet, son ouvrage d'hygiène, ses travaux sur le ramollissement blanc des vieillards, ses leçons de clinique médicale (qui n'avaient point encore paru à cette époque, mais que tous les élèves avaient suivies) ont révélé chez lui une intelligence élevée, peut-être un peu prétentieuse et entâchée d'égotisme dans sa forme, mais sévère et solide dans le fond, et dans laquelle il est aisé de saisir une tendance plutôt au scepticisme matérialiste du dix-huitième siècle qu'au mysticisme spiritualiste du onzième. *Ce n'est pas non plus un charlatan intéressé*, car médecin en chef d'un des plus beaux services des hôpitaux, et à la tête d'une belle clientelle, il s'expose, en proclamant une vérité nouvelle, plutôt à perdre de sa position qu'à y gagner; il n'est arrivé au poste qu'il occupe qu'honorablement, par son travail et son propre mérite. Il est de l'opposition en philosophie comme en politique; libéral et sceptique déjà, magnétiseur de plus, ce sont titres peu propres à lui attirer les faveurs d'un gouvernement jésuitique. *Ce n'est pas non plus un novateur imprudent, un enthousiaste*

courant après toutes les idées nouvelles, car si les faits l'ont rendu disciple de *Puységur* et de *Deleuze*, il ne l'est pas de *Gall*. Deux considérations encore plus puissantes me frappent : il avoue avec bonne foi et noblesse qu'il a été d'abord, sur la parole des maîtres, incrédule au magnétisme, avant que son expérience individuelle ne l'ait forcé à s'en déclarer le croyant. Il a nié par *Franklin*, *Bailly*, etc., avant d'affirmer par lui-même ; ensuite, s'il ne veut pas qu'on le croie sur parole, il demande, et a droit de demander, qu'avant de le juger on fasse comme lui de longues expériences. »

Ces réflexions me conduisirent à désirer d'éclaircir mes doutes par une expérimentation propre. L'occasion s'en offrit bientôt d'elle-même. En effet, quelques jours plus tard, dans le dîner frugal que nous faisions habituellement entre plusieurs étudians et médecins, l'article de M. *Rostan*, mis sur le tapis, fit naître une discussion très-vive parmi nous. Un de ses adversaires les plus spirituels était un de mes amis, jeune homme de cœur et d'intelligence remarquables, connu par de brillans succès au collége et dans ses concours de médecine, qui depuis interne distingué des hôpitaux, a fait paraître sur plusieurs points de la science des mémoires intéressans. Comme incrédule, il s'offrit pour sujet d'expérimentation sur l'heure même, et à qui voudrait. J'acceptai; nous nous rendîmes chez l'un de nous. D'après ce que j'ai déjà dit, on sait que j'étais loin d'être un croyant ; nous étions donc tous deux placés dans les plus mauvaises conditions possibles, moi pour produire des phénomènes magnétiques, lui pour en être le sujet : il était incrédule, et moi sceptique ! A défaut de foi, j'eus du moins de la volonté, et je mis à suivre en tous points les manœuvres indiquées par M. *Rostan* toute mon attention et toute ma force.

Je magnétisai mon ami pendant vingt minutes environ ; d'abord il éprouva des pandiculations, des bâillemens ; ses paupières se fermèrent; les muscles de son corps se relâchèrent, sa respiration devint ronflante, sa tête se pencha à gauche, sa figure se gonfla; puis, quelque temps après éclatèrent un rire sardonique, des sanglots d'une nature

telle, qu'un des spectateurs et moi nous crûmes un instant que le magnétisé voulait se moquer de nous; mais nous fûmes cruellement détrompés; car sa peau se couvrit d'une sueur froide et visqueuse; son pouls devint on ne peut plus fréquent, petit et irrégulier, sa figure s'allongea, s'altéra profondément et devint bleue; sa tête et son corps se renversèrent en arrière par des mouvemens tétaniques; la respiration, râleuse comme celle des mourans, s'accompagna de hoquets convulsifs, de gémissemens. Qu'on juge de ma perplexité dans ce moment affreux! Non, je ne puis dire ce que j'ai souffert! Je magnétisais pour la première fois, et ne savais quel remède apporter au mal involontaire que j'avais produit. Je suspendis mon action : les phénomènes s'accrurent, au point de me faire trembler. Entre mille pensées qui se croisèrent alors dans ma tête, celle de continuer avec plus de vigueur encore l'action que j'avais commencé à exercer se présenta plus forte que toute autre. Je redoublai donc d'énergie et de volonté; Les phénomènes indiqués s'abîmèrent dans un collapsus profond. Je portai ma victime sur un lit et j'attendis avec anxiété, les mains placées dans les siennes, le résultat. L'accablement dura un quart d'heure; mon ami revint peu à peu à lui-même, et ses premiers mots furent : « Tu m'as fait horriblement mal : je n'ai jamais tant souffert de ma vie; n'importe, il y a eu là des effets bien extraordinaires de produits, il faut que tu recommences. Je fus stupefait et je refusai; il insista avec tant de force que je dus céder. Mais, obéissant alors à la fatigue, suite des efforts violens que j'avais faits, et plus encore à la raison, qui me disait d'employer un procédé différent du premier, je tendis ma volonté avec moins de dureté; je conduisis mes mains avec plus de lenteur, de calme et de douceur; il s'était en outre développé en moi une bienveillance craintive, et une tendre sollicitude pour un ami que j'avais fait souffrir, et à qui je voulais épargner de nouvelles souffrances. Ses paupières se fermèrent de nouveau, un abandon complet s'empara de tous les muscles de son corps, sa figure se tuméfia, et prit une expression de béatitude difficile à décrire; sa peau se couvrit d'une sueur douce et tiède; sa respiration

devint lente, élevée et calme : Ces mots « quel bonheur, on n'est pas plus heureux dans le paradis» lui échappaient. Ces mots me firent rire ; mon rire fit passer dans tout son être une impression générale de souffrance. « Tu me fais mal » , me dit-il. M'arrêtais-je? Ces phénomènes se suspendaient avec douleur pour lui; ils se reproduisaient avec le retour de mon action, qui à la fin amena un doux sommeil. Un réveil spontané s'ensuivit au bout de vingt minutes ; il s'accompagna d'une lassitude générale et de malaises qui se dissipèrent par un peu de repos d'abord et ensuite par quelques tours de promenade. Je ne pouvais reprocher à ces phénomènes d'être les produits de l'imagination. Ils s'étaient, en effet, manifestés chez un jeune homme d'un esprit sévère, un médecin, et surtout un incrédule! Ils avaient été déterminés et observés par un médecin, et un sceptique. Je ne pouvais non plus leur reprocher d'avoir été simulés : L'expérience avait eu lieu sur un ami intime, dont j'étais sûr, comme de moi-même; ils étaient en outre de nature telle, que, même en lui supposant l'étude la plus approfondie, et l'habileté la plus consommée dans l'art de *feindre*, il lui eût été impossible d'en manifester de pareils. On ne simule pas en effet une sueur froide et visqueuse, un pouls on ne peut plus petit, irrégulier et fréquent, une face hippocratique. Je fus donc forcé de croire à la réalité de ces faits. Leur *existence* me révéla la vérité de la puissance d'un homme sur un autre; leur *différence* me prouva que les effets de cette puissance varient suivant son mode d'action et sa manière d'être au moment de cette action. Ainsi, *en le voulant, j'avais pu* produire des phénomènes nouveaux et particuliers sur un homme à qui je me reconnais et suis effectivement inférieur sous d'autres rapports. Sceptique au cœur sec, à l'esprit défiant, par une volonté dure et inflexible, j'avais d'abord fait naître chez lui les supplices de l'enfer ; j'avais ensuite produit les joies du paradis, quant à ma volonté ferme, mais s'exerçant avec calme et douceur, le cœur d'un ami, d'un homme avait ajouté son amour, sa bienveillance ! En y réfléchissant maintenant, je vois qu'en une heure j'avais parcouru les deux phases par lesquelles le magnétisme animal a passé depuis quarante ans. D'abord, sceptique

ignorant et brutal, armé d'une volonté dure et tendue comme la verge de fer dont se servait *Mesmer*, j'avais provoqué une de ces crises affreuses si fréquentes auprès de ses baquets; puis, déjà plus savant, et doué d'une volonté bienfaisante, douce et calme, j'avais développé ce sommeil heureux qui console et guérit, le seul que les magnétiseurs actuels, plus instruits que *Mesmer*, cherchent à déterminer. —Si la foi, c'est la bienveillance, la volonté et la puissance, accrues de leur sentiment consciencieux, j'eus dès ce moment la foi; mais cette foi n'alla pas, pour ces faits, au-delà de ce que j'avais produit. — Je continuai tous les jours suivans de magnétiser mon ami, à la même heure, et par le second procédé que j'avais mis en usage. Il engendra toujours les mêmes phénomènes, c'est-à-dire ce sommeil délicieux et divin, sommeil magnétique, qui ne s'éleva jamais au somnambulisme. Un jour, en passant le long de la cuisse gauche du magnétisé, ma main droite tira un éclair brillant et semblable à ceux que l'on observe à la suite des journées très-chaudes. Nous dûmes cesser bientôt ces expériences, parce que son caractère était devenu plus irritable, et que moi-même je ressentais de ces séances magnétiques une grande fatigue.

Ayant repris mes recherches sur d'autres personnes pendant les années 1826, 1827, 1828, je pus observer le somnambulisme et ses facultés extraordinaires. Pour éviter d'être influencé ou découragé par la présence de personnes étrangères, je pris à tâche de faire mes expériences dans un isolement complet, n'ayant d'autre guide que les faits eux-mêmes. J'évitai comme la peste tout magnétiseur, quel qu'il fût, craignant de trouver une dupe, un charlatan ou un imposteur.

Non-seulement je ne fréquentai pas de magnétiseur, mais, l'article de M. *Rostan* excepté, je m'imposai de ne lire aucun ouvrage pour ou contre le magnétisme, dans la crainte de subir, même à mon insçu, une influence étrangère, quelle qu'elle fût (je n'ai commencé à lire de livres sur ce sujet qu'après que cette thèse a été écrite). Ma foi magnétique fut mon propre ouvrage, et non celui des autres : elle prit sa naissance et sa base dans les seuls fondemens solides des sciences,

l'observation et l'expérimentation : elle s'est faite *à posteriori*, et non à *priori*. Aussi est-elle tenace et opiniâtre comme son origine, c'est-à-dire comme des faits. Ceux qui se sont présentés à moi, je les ai répétés souvent, je les ai retournés dans tous les sens, je les ai torturés de mille interprétations pénibles et pleines de défiance. Je ne les ai adoptés, je n'y ai cru, que lorsqu'il m'a été démontré qu'ils ne pouvaient être attribués à l'imagination, à la supercherie, à des combinaisons fortuites, à des causes autres enfin que ma volonté d'une part, et de l'autre les facultés spéciales, que je rendais manifestes chez certains êtres soumis à mon action. — Que j'ai dépensé de forces morales, intellectuelles et physiques dans ce travail difficile, où je prenais même soin d'étouffer en leur berceau les sentimens de plaisir et d'admiration que m'inspiraient des phénomènes si remarquables, tant je craignais d'être égaré, même malgré moi ! Ce travail m'a mis à même de constater, d'une manière irrécusable, la vue des somnambules dans l'espace et le temps : vues à distance, appréciation du temps actuel, rétro-visions, prévisions; leur aptitude instinctive au diagnostic et au traitement des maladies non-seulement à eux propres, mais étrangères; leur insensibilité extérieure; l'exaltation de leurs facultés morales, intellectuelles, physiques; leurs facultés de prendre les maladies des autres, de lire dans la pensée de leurs magnétiseurs, des personnes en rapport avec eux; leur vue sans le secours des yeux, par l'épigastre, le front, l'occiput; leur oubli complet au réveil de toute leur vie magnétique, j'ai constaté aussi par des preuves positives, et plus faciles encore, la puissance des magnétiseurs sur les somnambules, celle, par exemple, de paralyser par volonté mentale la sensibilité, la motilité, les fonctions organiques elles-mêmes; celle, d'exalter ces facultés et ces fonctions, et de les modifier; celle de produire, par volonté mentale, la transmutation des liquides, et une série de puissances enfin dont je citerai des faits dans le cours de cette thèse. —Ce travail, continué pendant trois ans, m'avait révélé une physiologie nouvelle et une médecine nouvelle, dont nos livres classiques ne parlent pas, une médecine d'homme à homme. Je le suspendis au commencement de 1829,

satisfait pour le moment sur ce point, et forcé de consacrer mes forces à d'autres parties de mes études médicales.

En septembre 1830, à la suite d'excès de travaux physiques et intellectuels, et sous l'influence de peines morales très-vives, une affection gastro-intestinale chronique, qui s'était montrée déjà chez moi à l'âge de cinq et de dix ans, se réveilla pour la troisième fois avec une intensité telle, qu'elle menaça directement ma vie. J'avais suspendu depuis quelques jours tout travail, et m'étais astreint à un traitement sévère, approprié à mon état. Couché sur mon lit, je me débattais au milieu des douleurs les plus cruelles, quand entra dans ma chambre M. *Dewailly*, homme d'esprit, et grand partisan du magnétisme, au moyen duquel il avait produit, sans être médecin, des cures remarquables. « Comment, me dit-il, vous souffrez, vous croyez aux effets curatifs du magnétisme, et vous ne l'employez pas pour vous?— Et par qui puis-je me faire magnétiser, lui répondis-je, quand je ne connais point de magnétiseur; bien plus, j'ai toujours fui ces messieurs, à cause de leur réputation. — Eh bien! si voulez, je vous mène dès demain chez M. *Chapelain*, un de mes amis. Ni lui ni moi ne connaissons votre maladie, vous êtes assez maître et expert en fait de magnétisme pour ne pas vous laisser tromper. Nous verrons ce que dira de vous sa somnambule. »

Je l'avouerai, je craignais de trouver dans M. *Chapelain* un de ces charlatans tout à fait étrangers aux connaissances de la médecine, et qui se font magnétiseurs faute de mieux. Je me trompais complètement; je rencontrai en lui un homme franc, loyal, désintéressé; un médecin parfaitement versé dans toutes les branches de sa science, et au courant de ses découvertes les plus modernes. Il me parla du magnétisme en homme qui l'avait exercé plus que moi et mieux que moi, en physiologiste instruit, et non avec l'exagération et l'enthousiasme des gens du monde. Il me mit en rapport avec une de ses meilleures somnambules, madame V..... Cette femme, qui me voyait pour la première fois, m'indiqua, étant en somnambulisme, sans se tromper, *le siége* de mon affection gastro-intestinale, *sa nature, ses causes*,

son début, le genre de souffrances qu'elle me *causait*, qu'elle *m'avait causées*, qu'elle me *causerait* à mesure que je guérirais ; elle me rappela, chose que j'avais totalement oubliée alors, que c'était la troisième fois que cette affection se montrait aussi grave chez moi ; elle m'apprit que j'étais né avec elle, qu'elle était liée à mon organisation, qu'il m'en était toujours resté un *noyau*, qu'elle avait été seulement masquée par l'effort vigoureux de mon organisation au moment de la puberté ; elle m'annonça qu'avec un traitement rigoureux j'arriverais aussi près que possible de la guérison, mais que je conserverais néanmoins toujours quelque tendance à la reproduction de ma maladie. Voici le traitement qu'elle me prescrivit : S'appliquer deux ou trois fois, et à quinze jours d'intervalle, douze ou quinze sangsues au fondement, et le plus près possible de l'orifice de l'anus ; tous les soirs des bains entiers tièdes, à l'eau de son, et de deux heures de durée ; se coucher immédiatement après le bain ; pour toute nourriture et pour tout médicament du lait froid, non bouilli, ou sortant du pis de la vache, et sans sucre surtout ; si le lait ne pouvait d'abord être digéré pur, le couper avec moitié d'une infusion légère de pensée sauvage ; Des frictions sur le ventre avec de l'huile d'amandes douces et de camomille, suivies de l'application, pendant la nuit, de cataplasmes faits avec du blé brûlé, mis en poudre, et cuit dans du gros vin ; des lavemens émolliens faits avec une décoction de feuilles de mauve ; suspension complète de toute occupation, exercice musculaire en plein air, distractions de courte durée. Elle recommanda à M. *Chapelain* d'avoir soin en me magnétisant de répandre son action sur toute la périphérie du corps, et d'éviter de la concentrer sur le creux de l'estomac. « N'allez pas surtout, me dit-elle, prendre de tisanes, même adoucissantes ; outre que vous les digèreriez difficilement d'abord, elles finiraient par délabrer votre estomac et vos intestins, et lorsque votre mal aurait disparu, il vous faudrait un temps infini avant de pouvoir vous remettre à la nourriture ; vous seriez obligé de rapprendre à digérer, ce qui est pis quelquefois qu'une maladie. Le lait, que je vous conseille au contraire, est bien un remède si vous

voulez, mais c'est plutôt encore un aliment doux, qui, sans irriter votre estomac et vos intestins, entretiendra leur habitude de digérer; car l'important, voyez-vous, est que tout en guérissant vous continuïez de digérer. » (Que cette dernière observation est profonde! Quel médecin ne l'a faite malheureusement *à posteriori!* La somnambule elle, l'a fait *à priori!*) Il m'était difficile de n'être pas convaincu par cette consultation de l'admirable lucidité de cette somnambule. Sans faire ressortir toutes les preuves palpables de cette lucidité qui y sont écrites, je n'insisterai que sur la plus importante, qui constitue un fait de prévision. Non-seulement cette femme *souffre elle-même devant moi* les souffrances dont je souffrais habituellement, et que j'avais souffertes, mais elle m'annonce celles par lesquelles je passerai. « Vous éprouverez, me dit-elle, à mesure que vous guérirez, dans le ventre et tout le corps, des malaises plus insupportables que vos douleurs actuelles : ils seront tels, que vous vous désespérerez, et que vous croirez aller plus mal. Réjouissez-vous alors, car ce sera un signe que vous êtes mieux. » Cette prédiction s'est vérifiée à la lettre; ces malaises inexprimables étaient tels, que malgré ces paroles qui me revenaient à la mémoire, et toute l'énergie de ma volonté, des désespoirs invincibles et inconnus jusqu'alors s'emparaient de mon âme. J'ai suivi avec fidélité ce traitement, qui était à peu près celui que j'avais arrêté moi-même; j'essayai seulement de remplacer les cataplasmes de blé et de vin par des cataplasmes émolliens ordinaires; mais la somnambule *s'en aperçut*, et voulut à toute force que je les employasse. Elle avait raison, car ils calmèrent beaucoup plus facilement mes douleurs que les cataplasmes de farine de graines de lin et d'eau de mauve : elle leur attribuait une vertu émolliente et résolutive à la fois.

M. *Chapelain* me magnétisa, mais sans produire sur moi ni le sommeil magnétique, ni le somnambulisme. Son magnétisme, concentré sur l'abdomen, augmentait mes souffrances et la chaleur que j'y éprouvais; diffus au contraire sur tout le corps et les membres, il me calmait, me donnait de la force, et me plongeait dans un engourdis-

sement général, plein de charmes, durant lequel mes idées étaient riantes, mes souffrances assoupies; il me semblait alors être enveloppé d'un nuage de fluide vaporeux, et que je déplaçais avec quelque peine en marchant. Mes nuits, depuis long-temps privées de sommeil, en retrouvèrent; et réveillé, il me suffisait d'appliquer sur mon épigastre une bague magnétisée par M. *Chapelain*, pour qu'elle développât chez moi les mêmes phénomènes que son action directe; un laurier-rose magnétisé par lui et son réservoir magnétique, produisaient les mêmes effets, mais plus agréablement encore. (Les corps inertes et vivans s'imprègnent en effet de la volonté du magnétiseur, et font naître pendant son absence sur le magnétisé les mêmes effets que lui; mais, chose remarquable, l'action des végétaux ainsi magnétisés est plus douce que celle des substances inorganique.) Ce laurier-rose, qui avait été conseillé par la somnambule, exerçait encore une autre action bien distincte pour moi et directe sur mes intestins, et surtout sur les points habituellement douloureux; il changeait la nature de la sensation que j'y ressentais; de lancinante qu'elle était, il la rendait prurigineuse et semblable à celle qu'on éprouve dans les plaies qui commencent à se cicatriser. J'ai senti et constaté ces effets comme un malade sent et constate tous les jours qu'un bain le calme, qu'un médicament l'apaise ou l'excite, etc. Du 1^er^. septembre 1830 au 1^er^. mars 1832, le laitage fut toute ma nourriture. Je coupai d'abord mon lait pendant les deux premiers mois avec de l'eau de violettes des champs; je le pris ensuite pur jusqu'au 1^er^ novembre 1831. A cette époque, je pus manger de plus un peu de pain de gruau et de fromage à la crême. A la suite de cette longue diète lactée, ma langue s'était couverte d'un enduit muqueux abondant; elle s'était élargie; des nausées, un sentiment de plénitude abdominale me poursuivaient sans cesse; j'étais en outre tourmenté par une constipation opiniâtre. La somnambule, que je consultai à la fin de février (1832), m'assura qu'une couche épaisse de mucosités collée sur les parois de mon estomac et de mes intestins commençait à les irriter, et finirait par y produire une inflammation, si je ne les expulsais par des pur-

gatifs. Bien que son jugement me parût rationnel et vrai, je n'y cédai pas de suite ; j'éprouvais quelque crainte et quelque répugnance à porter des purgatifs sur un canal intestinal qui depuis plus d'un an et demi n'avait été en contact qu'avec du lait ; cependant, l'assurance de cette femme était si grande, ses conseils et sa lucidité pour moi avaient été jusqu'alors si infaillibles, que je me décidai enfin à lui obéir. Sentant que tout purgatif liquide provoquerait chez moi des envies de vomir et des vomissemens, elle m'avait conseillé de la poudre de jalap dans du pain à chanter. « En vous purgeant ainsi, vous ne vomirez pas, me dit-elle : vous n'aurez pas même d'envies de vomir. (Je cite hardiment les détails suivans, parce qu'il n'y en a jamais de ridicules ou de dégoûtans pour des médecins, surtout quand ils servent, comme ceux-ci, à mettre hors de doute un fait en litige encore, la lucidité des somnambules). Examinez bien les matières que vous rendrez : les premières seront des matières comme vous en rendez tous les jours depuis que vous ne prenez que du lait, c'est-à-dire petites, dures, d'un blanc très-peu jaune, parce qu'elles contiennent peu de bile ; les secondes seront d'un vert de bouteille, parce qu'elles seront formées de beaucoup de bile ; les troisièmes seront de petites *peaux* rondes, très-*noires*, épaisses comme des pelures d'ognons ; elles sont collées contre la *peau* de vos intestins ; elles auront encore de la peine à sortir cette fois ; mais au mois d'avril, quand je vous purgerai encore, il en sortira davantage. Vous serez soulagé cette fois, mais vous le serez davantage la seconde. Dès le lendemain de vos purgations, il faudra commencer à manger un peu de poulet, de veau rôtis, de légumes cuits au maigre, etc. » Après m'y être préparé quelques jours avant avec du bouillon de poulet aux herbes, des bains entiers tièdes, des lavemens d'eau de mauve, je pris le premier jour vingt-quatre grains de jalap en poudre dans du pain à chanter ; le deuxième jour, trente-six grains ; le troisième jour, quarante grains de jalap et six grains d'aloès. Après les premières selles, je faisais usage de bouillon de poulet aux herbes, et le soir, de lavemens émolliens. Je mis entre chaque purgation un jour d'intervalle, durant lequel je

prenais un bain et du bouillon de veau. Je n'éprouvai ni envie de vomir, ni vomissement, à peine quelques coliques; les selles furent assez abondantes; elles se composèrent d'abord de matières fécales petites, dures, d'un blanc légèrement jaunâtre, puis de matières d'un vert foncé, et à la fin, d'espèces de pellicules noires, minces, arrondies, de largeurs différentes, et qui me parurent être des débris de fausses membranes. Le soulagement prédit se confirma; je pus manger de suite et digérer assez bien de la viande de poulet, de veau, de la chicorée au maigre, etc.

Du 4 au 9 avril, pendant les plus grands ravages à Paris du choléra-morbus, je revins à trois nouvelles purgations. Le premier jour, je pris trente grains de poudre de jalap et six grains de sa résine; le second jour, quarante grains et six grains de résine; le troisième, cinquante grains et six grains de résine. J'observai, du reste, les mêmes précautions que la première fois. Les dernières selles furent signalées par une grande quantité de ces pellicules noires dont j'ai déjà parlé. Loin d'avoir un effet funeste sur ma santé, ces purgations n'en produisirent qu'un très-favorable, au contraire; mon état depuis a été en s'améliorant.

Citerai-je encore quelques preuves de la lucidité de madame V... vis-à-vis de moi? Les substances acides, et même légèrement acides, à peine en contact avec mes dents, les rendent très-douloureuses : introduites dans mon estomac elles y produisent un sentiment de brûlure. Eh bien! l'instinct de la somnambule lui avait révélé cette particularité; aussi me les avait-elle expressément défendues. Ses facultés instinctives lui firent deviner mon caractère, mes pensées les plus intimes, toutes les circonstances les plus cachées de personnes et de choses qui m'entourent : il n'est pas enfin de petits détails propres à mon individualité qu'elle n'ait saisis dans son sommeil magnétique.

Pendant la durée de mon traitement et depuis ma guérison, j'ai eu l'avantage d'observer de nouveau chez M. *Chapelain*, sur ses malades et sur ses somnambules, tous les phénomènes magnétiques que j'avais déjà produits et observés moi-même. Ma foi, fille d'une expé-

rience personnelle et à qui le doute fut toujours inconnu, parce qu'elle avait été engendrée par les faits, a puisé, pour s'affermir encore, de nouvelles forces dans ceux que j'ai constatés chez ce médecin et avec lui. Je ne terminerai pas cette première partie de mon travail sans lui offrir ici mes remercîmens pour sa complaisance à me faire voir ces faits : il m'est particulièrement doux de lui témoigner publiquement ma reconnaissance pour les soins bienveillans et désintéressés qu'il m'a donnés dans ma cruelle maladie. Il pratique le magnétisme avec une grande et rare puissance, mais surtout avec cette humanité et cette haute moralité qui en assurent le succès. Car, disons-le déjà, il n'y a de grand magnétiseur que l'homme profondément moral et humain...

Tout en racontant comment j'avais été conduit à m'occuper du magnétisme animal, j'ai déjà cité des faits curieux relatifs à ce sujet ; en voici d'autres plus importans et plus explicites encore.

PREMIER FAIT.

Insensibilité extérieure pendant le somnambulisme. Vue par l'épigastre, l'occiput et le front.

Un soir, deux de mes amis de collége chez qui j'avais dîné me forcèrent, après une longue résistance de ma part, de magnétiser leur femme de ménage. Je la voyais pour la première fois. C'était une fille brune, grasse, *bien épaisse* et *bien lourde*, un peu hystérique, ne connaissant pas même de nom, le magnétisme. Je l'endormis en peu de temps, et dès cette première séance je développai chez elle le somnambulisme. Dans cet état, ses paupières se fermèrent complètement ; elle resta en rapport surtout avec moi et un peu avec sa maîtresse, la mère de mes deux amis, *femme excellente et qui lui portait de l'intérêt.* Elle devint isolée de tous ceux qui l'environnaient ; ils la pincèrent en vingt endroits, elle ne sentit rien ; ils lui parlèrent haut à l'oreille et firent du bruit autour d'elle, elle n'entendit rien ; ils lui

placèrent sous le nez les odeurs les plus fortes, elle ne sentit rien. Je lui parlai, elle me répondit avec cette voix *particulière* aux somnambules, et qui ne produit jamais plus d'effet sur le magnétiseur et sur les spectateurs que lorsqu'elle sort d'un être aussi matériel que cette fille. Elle me demanda de ne la laisser dormir que peu de temps; je la réveillai au bout d'une demi-heure. A peine réveillée, toutes les actions qu'on avait exercées impunément sur elle pendant son somnambulisme lui furent alors sensibles à la fois, et pour ainsi dire toutes fraîches : elle se frotta le nez, éternua, se boucha les oreilles, porta ses mains aux places qu'on avait pincées, et assaillie par tant de points douloureux éprouva une attaque de nerfs des plus violentes. Je calmai facilement toute cette tempête : là où se posait ma main la douleur se taisait par enchantement.

A la suite d'un autre dîné chez les mêmes personnes, on me pria encore de magnétiser cette femme; mais le souvenir de ce qu'elle avait souffert la première fois à son réveil la porta à refuser obstinément cette fois de se laisser endormir par moi; prières ni menaces ne purent obtenir d'elle un consentement. Je lui proposai d'être spectatrice au moins de l'action que j'allais exercer sur une des personnes présentes : ne sachant à quoi elle s'exposait, elle accepta. Je feignis, en effet, de magnétiser un de mes amis; mais les manœuvres que j'exerçais sur lui furent toutes faites avec la ferme volonté d'agir sur elle; bien que placée à quelque distance de moi, elle ne tarda pas à s'endormir et à tomber en somnambulisme. Je fis enlever exprès toutes les lumières de la pièce où nous nous tenions; nous nous trouvâmes alors dans l'obscurité. Je pris ma montre avec toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ne pût être même aperçue par la somnambule, et la plaçai sur son front, le cadran étant dirigé vers la peau, et le reste de la montre étant soutenu et entièrement caché par la paume de ma main droite; j'appuyai les doigts de l'autre main sur les paupières, pour augmenter et maintenir leur occlusion, déjà complète par elles-mêmes. « Qu'avez-vous sur le front, demandai-je à la somnambule? — Une montre, me répondit-elle après un peu

de réflexion. — Voyez-y l'heure. — Je ne puis. — Voyez-la; je le veux. — La grande aiguille est sur le 6, la petite est après le 7, me répondit-elle après une forte concentration. » Nous passâmes dans l'appartement à côté qui était éclairé, et nous pûmes constater qu'il était sept heures et demie à la montre. Pensant, ou qu'elle pouvait bien savoir approximativement cette heure, qui était en effet celle de ce moment de la soirée, ou que le hasard pouvait la lui avoir fait indiquer juste, je fis l'expérience d'une autre manière. Etant dans la pièce obscure, je tournai plusieurs fois sur elles-mêmes les aiguilles de ma montre, sans savoir moi-même à quelle heure elles s'étaient arrêtées, puis je la plaçai avec les mêmes précautions sur l'occiput de la somnambule : « Quelle heure est-il à ma montre ? — Elle resta long-temps concentrée, et dit enfin : la plus grande aiguille est sur le 5, la plus petite est entre le 3 et le 4, mais plus près du 3. » Je passai dans la chambre éclairée, et je vis en effet que ma montre marquait trois heures vingt-cinq minutes. J'engageai mes amis à répéter eux-mêmes l'expérience : ils la firent deux fois comme je viens de la décrire, et avec la même prudence ; ils placèrent la montre sur l'épigastre de la somnambule, par-dessus les vêtemens : la somnambule ne se trompa pas. Ces expériences, et d'autres que je fis sur elle dans la même séance, la fatiguèrent : en la magnétisant, je la débarrassai rapidement de son malaise. Réveillée, elle ne conserva aucun souvenir de sa vie magnétique, et ne put comprendre comment elle avait été endormie par une action qui n'avait pas été exercée directement sur elle.

Réflexions. Les personnes à qui l'observation des phénomènes magnétiques est peu familière, celles qui assurent avec aplomb que ces phénomènes sont dus uniquement à l'imagination, obéissant à une idée préconçue, à une idée *à priori* assez étrange de la part de ces dernières, qui se vantent avant tout d'être des esprits positifs, se *figurent* que les sujets nerveux, irritables, ceux dont l'imagination est la plus brillante et la plus impressionnable, sont les pâtures les plus fa-

vorables aux expériences des magnétiseurs, sont les êtres chez lesquels il est plus facile de déterminer ces phénomènes dits d'*imagination*. Eh bien ! j'en suis fâché pour ces personnes; mais leur pensée est un système, une pure invention, l'erreur la plus *thébaine*, comme dit Montaigne, dans laquelle homme puisse tomber. Les sujets, je ne dis pas les seuls propres, mais les plus propres au sommeil magnétique et au somnambulisme, sont de bons gros paysans bien épais et bien lourds, des bergères non pas de salon, mais campagnardes, brunes ou blondes, bien charnues, êtres chez qui l'intelligence a fait encore peu de frais, tout bonnement réduits à leur instinct, et qui ignorent du magnétisme jusqu'au nom ; des militaires bien nourris et bien frais, impassibles devant la mitraille, et dont l'imagination ne s'étend pas au-delà de la gammelle, de l'exercice et des filles. Ce n'est certes point l'imagination, qui n'existe pas chez ces êtres, qui produit chez eux les phénomènes magnétiques. —Eh, mais! s'écrieront peut-être les mêmes personnes qui s'étaient d'abord *imaginé* le contraire, ces êtres résistent moins à l'action exercée sur eux, parce qu'ils ont moins d'esprit et d'intelligence, et qu'ils se stupéfient plus aisément. Je le veux bien; mais d'où vient qu'une fois somnambules, leur lucidité soit la plus belle et la plus étonnante que l'on puisse rencontrer? Le contraste entre leur génie nouveau et la faiblesse, disons vrai, la stupidité de leur intelligence dans l'état de veille, n'éclate alors que d'une manière plus remarquable encore.

La fille dont je viens de rapporter l'observation appartient à cette classe d'êtres. L'imagination a dû avoir bien peu de part à la production de son second somnambulisme, car elle *s'imaginait* que je magnétisais un autre qu'elle, et même riait beaucoup d'abord des gestes qu'elle me voyait faire.

DEUXIÈME FAIT.

Somnambule née et élevée pour le diagnostic et le traitement des maladies. — Plusieurs de ses consultations : elle offre le troisième degré du somnambulisme.

Madame V...., âgée de trente-sept ans, est assez grande, maigre, sèche, et douée de cette constitution particulière où prédominent les os, les veines et les nerfs, constitution en quelque sorte érectile, dans laquelle l'exaltation et l'affaissement, l'embonpoint et la maigreur, la rougeur et la pâleur se succèdent, avec la rapidité de l'éclair, à la moindre action de l'atmosphère ou des hommes. Ses cheveux d'un blond foncé, ses yeux enfoncés et perçans, sa figure maigre et vieille, mais pleine de feu, et même un peu dure, lui donnent quelque chose de l'air qu'on prête aux sorcières. Dans l'état de veille habituelle, c'est une femme de bon sens et d'une intelligence ordinaire; somnambule, c'est un être remarquable par sa puissance à sentir les maladies de ses semblables, et à trouver pour elles un traitement propre. C'est vers cette fonction uniquement que M. *Chapelain* a concentré toutes les facultés instinctives de madame V..., parce qu'elles lui ont semblé y être naturellement portées. Il ne fait jamais sur elle aucune autre expérience, bien convaincu de cette vérité magnétique, qu'on ne doit jamais détourner la vocation d'une somnambule, ni changer la direction qu'on lui a une fois imprimée, si l'on veut que sa lucidité soit belle et se conserve long-temps telle. Ce médecin a déterminé pour la première fois le somnambulisme chez elle pendant le cours d'une gastro-entérite chronique très-avancée, et tendant au cancer; elle a été guérie par le sommeil magnétique, dont elle dormait une heure ou deux tous les jours, et par l'usage de quelques moyens que dans sa lucidité elle se prescrivait à elle-même et qu'elle employait à son réveil. Elle a, malgré sa guérison, conservé la faculté d'être somnambule, et sa clairvoyance, loin de diminuer,

s'est accrue davantage. -- M. *Chapelain* l'endort ordinairement en peu de temps. Pour cela, il se met ou non en rapport avec elle de la main gauche, appuie la droite quelque temps sur son front, fait ensuite avec la même main, à distance, quelques passes sur ses bras, ses avant-bras, sur le devant du tronc et les extrémités inférieures, en prononçant à haute voix ou mentalement *dormez*. Pour la réveiller, il conduit en sens inverse ses deux mains étendues sur les membres, le tronc, la tête, les réunit sur le front un instant, d'où il les étend subitement de chaque côté, en disant d'une voix nette et claire, ou mentalement, *éveillez-vous*. Sa volonté sans gestes peut à distance et mentalement endormir ou éveiller madame V... ; mais elle a besoin d'un temps plus long. Cette opération est aussi plus fatigante pour le magnétiseur et la magnétisée. En s'endormant, madame V... passe tour à tour du sommeil magnétique au somnambulisme du premier, puis du second degré, dans lequel elle reste le plus ordinairement, état où elle n'est en rapport qu'avec M. *Chapelain*. Mais quelquefois, et le plus souvent alors indépendamment de la volonté de ce médecin, madame V... entre dans le troisième degré du somnambulisme. Dans cet état, que M. *Chapelain* croit avoir produit et noté le premier, elle n'est plus en rapport même avec lui. Il lui parle, elle ne l'entend pas ; il la touche, et elle ne le sent pas. La concentration de la somnambule est des plus profondes ; son corps est plié en deux, la tête touche pour ainsi dire les genoux ; la figure est très-congestionnée, mais calme et riante ; la respiration ne s'entend plus, et semble comme suspendue, le pouls existe à peine ; l'action nerveuse périphérique de l'axe encéphalo-rachidien, du grand sympathique et de ses ganglions semble avoir abandonné les organes auxquels elle se distribue pour se concentrer tout entière en elle-même, et vivre à leurs dépens d'une vie propre ou intime. M. *Chapelain* essaie-t-il de détruire cet état, en magnétisant davantage ou en démagnétisant madame V...., non-seulement il échoue le plus souvent ; mais, bien plus, tous ses efforts ne servent qu'à en augmenter l'intensité. Presque toujours alors il est forcé de quitter la chambre où est la somnambule, de s'éloigner le

plus possible d'elle ; peu à peu elle semble se dépouiller de sa concentration, et elle revient enfin au second degré de somnambulisme ; mais ce n'est quelquefois qu'au bout d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure. C'est en riant qu'elle sort de cet état, qui paraît lui plaire infiniment, et elle raconte sur son absence momentanée toujours la même histoire. Comme il m'a été impossible, par la nature même de son récit, d'en vérifier l'exactitude, je n'en ferai pas mention, car je n'y crois pas. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, madame V.... demeure plus souvent au deuxième état du somnambulisme, celui pendant lequel elle donne ses consultations. En ce moment, les veines de sa figure et de tout son corps sont très-gonflées : il y a une sorte de congestion érectile de tout son être ; ses paupières sont complètement fermées, son corps est immobile, et sa tête porte l'empreinte de la méditation. M. *Chapelain* établit alors entre elle et le malade, qui place une de ses mains sur ses genoux, un rapport seulement de sensibilité générale, au moyen de laquelle la somnambule peut percevoir toutes les souffrances du malade, et les remèdes propres à leur curation, sans que pour cela elle entende sa voix. Quand ce médecin juge que la somnambule est suffisamment éclairée, si le malade le désire, il établit par une seconde action entre lui et elle un rapport complet qui ne s'opère jamais sans que cette dernière n'éprouve dans tout son être comme des secousses électriques. Une fois le rapport complet établi, la somnambule entend le malade, et ils peuvent converser ensemble. Il est facile de saisir les raisons qui font agir ainsi M. *Chapelain*. Il a remarqué qu'en déterminant de suite le rapport parfait, la plupart des malades, dans leur impatience, faisaient mille questions anticipées à la somnambule, avant qu'elle eût le temps même de les examiner, troublaient sa lucidité, et provoquaient de sa part des réponses incomplètes. En procédant comme je l'ai indiqué d'abord, cet inconvénient disparaît : la somnambule et le malade conservent d'ailleurs tous leurs droits et leurs avantages. Pendant la consultation, pour éviter la possibilité d'une action même involontaire de sa part, M. *Chapelain* a soin de s'isoler lui-même le plus qu'il

peut de la somnambule; il la laisse seule avec le malade, et va dans une autre chambre; ou s'il reste, il cause avec celui-ci de choses étrangères à son état de souffrance. Il y a quelque chose de si caractéristique dans toute l'habitude d'un être soumis au sommeil magnétique, qu'il est difficile qu'un magnétiseur habile puisse s'y laisser tromper. Dans tous les cas, rien de plus aisé que d'acquérir une certitude positive à cet égard. Il suffit, au moment où la personne magnétisée ne s'y attend pas, de diriger à distance, derrière son dos, la pointe d'un doigt sur un point quelconque du corps, avec l'intention ferme et tacite d'y produire un mouvement convulsif. Ce mouvement manque rarement d'avoir lieu. On peut même avec une volonté plus forte le produire mentalement sans le secours du doigt. Quant à la lucidité d'une somnambule pour le diagnostic et le traitement des maladies, on la juge en la mettant à l'épreuve quand on est médecin. Il est facile à un malade de prendre des précautions telles qu'il puisse être sûr que ni la somnambule ni le médecin ne connaissent d'avance sa maladie, et une fois mis en rapport avec elle, il s'aperçoit bien vite par les questions qu'il lui adresse sur ses souffrances, leurs causes, leur nature, etc., par la scène qui se passe dans elle-même, si elle joue ou non un rôle, si elle ment ou dit la vérité. Je me suis convaincu de la réalité du sommeil de madame V..... en ayant recours au moyen indiqué. Sa lucidité pour les maladies a été mise hors de doute pour moi par ses consultations elles-mêmes. J'ai déjà cité celles qu'elle a données pour moi. J'ai soumis en outre à son investigation des malades que ni M. *Chapelain* ni elle n'avaient jamais vus, des malades que j'observais depuis long-temps, dont je connaissais les affections internes, à la suite d'une longue étude de ces affections faite par tous les moyens de diagnostic que la médecine actuelle peut donner, des malades, dont le caractère, les qualités morales et intellectuelles m'étaient familières par suite d'une fréquentation habituelle ; j'affirme que cette femme a parfaitement saisi à la première vue leurs maladies, qu'elle leur a prescrit un traitement très-rationnel, et le plus souvent le même que celui que je leur faisais suivre ; elle a fait

plus, elle a senti leurs qualités morales, intellectuelles, leurs caractères, leurs penchans, leurs pensées intimes. Je l'ai vue me donner sur la présentation immédiate des cheveux d'un de mes amis, médecin résidant en province à plus de cinquante lieues de la capitale, une consultation parfaitement juste en tous points. Je l'ai vue diagnostiquer, mais plus difficilement et avec plus de lenteur, des affections d'organes dont elle n'a pas les analogues, des organes génitaux de l'homme, comme flux de semence, induration de la verge, et leur prescrire un traitement on ne peut plus convenable. En général, son diagnostic est certain; et son traitement, approprié aux circonstances morbides et variable comme elles, ne serait pas désavoué par les princes actuels de la science. — Elle se trompe rarement; quand elle ne saisit pas en effet la maladie, elle avoue naïvement qu'elle ne voit rien, et se tait, bien différente en cela de beaucoup de somnambules, qui, ne voyant pas toujours, veulent cependant par amour-propre toujours voir, et débitent alors des fables dangereuses. Rendue à la vie ordinaire, madame V....., comme toutes les somnambules en général, ne conserve aucun souvenir de ce qu'elle a été, de ce qu'elle a dit et fait pendant sa vie magnétique. Il n'en est pas de même de celle-ci par rapport à la première. Somnambule elle a une mémoire très-claire et plus perfectionnée de son état de veille; elle se rappelle aussi fort bien ses somnambulismes précédens.

Je pourrais citer d'elle plusieurs consultations très-remarquables, qu'elle a données devant moi. Je me contenterai d'en rapporter quatre.

Première consultation de madame V....., donnée pour un vieillard, le 13 *février* 1831.

J'ai été le médecin habituel, et pour ainsi dire le fils de celui qui fait le sujet de cette consultation. C'était un vieillard de 83 ans, vieillard respectable, s'il en fut jamais, par l'élévation de son cœur et de

son intelligence, et doué surtout d'un esprit observateur très-remarquable, qui semblait s'être aiguisé avec les années. Comme tous les vieillards, il se plaignait souvent de sa santé, et m'avait forcé plus d'une fois à l'examiner tout entier et avec soin. Son intelligence, sa vue, son ouïe étaient intactes. Tous ses organes étaient complètement sains; il avait seulement une légère expectoration bronchique, plus faible encore que celle de tous les vieillards de cet âge, et qui tient, comme l'enflure de leurs pieds, à une hypertrophie du ventricule gauche du cœur, et à une gêne de la circulation générale et pulmonaire; sa seule infirmité était une faiblesse habituelle des extrémités inférieures, plus marquée en certains momens que dans d'autres, et qui, en somme, augmentait tous les jours davantage. Rien n'était donc altéré dans ses viscères; mais de jour en jour la vie leur échappait, comme une lampe s'éteint en brûlant. *L'air* de la campagne pour soutenir ses forces décroissantes, quelques poudres, quelques loocks où entrait de la *belladone* pour calmer le catarrhe pulmonaire léger, qui prenait quelquefois un peu plus d'intensité, tels étaient les seuls médicamens que je lui conseillais. Il consulta plusieurs médecins célèbres, qui ne lui en dirent pas davantage. Sa raillerie s'était exercée bien souvent aux dépens de ma croyance aux phénomènes magnétiques, qu'il traitait de folie. Aussi quelle ne fut pas ma surprise quand il me proposa de lui amener une somnambule. « Pour en rire, lui dis-je? — Oui, et pour la consulter, » me répondit-il.

Je priai M. *Chapelain* de conduire chez lui madame V..... Ai-je besoin de dire que ce vieillard et son état de santé leur étaient totalement inconnus à tous deux? Plongée dans le deuxième degré du somnambulisme par M. *Chapelain*, madame V..... fut placée près du malade, et prit une de ses mains, qu'elle tint long-temps sans rien dire, et sans faire aucun mouvement; elle l'examina avec attention et dit enfin : « J'ai la tête excellente, l'estomac et les intestins très-bons. J'ai la poitrine un peu embarrassée, sans qu'elle soit malade pour cela. Elle contient quelques phlegmes (mucosités) qui me gênent quelquefois davantage la respiration, mais c'est bien peu de

chose. » Elle garda un moment le silence. « Dame, je n'ai plus mes jambes de quinze ans, reprit-elle; elles sont très-faibles, sans être malades, pour cela. » Elle porta ensuite ses mains sur ses joues. « Les nerfs de cette partie sont quelquefois irrités, et douloureux, ajouta-t-elle. (Le malade ressentait en effet de légers accès de tic douloureux de la face). Il faut à ce monsieur l'air de la campagne, et le magnétisme d'une personne vigoureuse pour soutenir ses forces; un régime doux, mais nourrissant; un peu de vieux vin de Bordeaux, son café au lait: les ragoûts épicés, les mets excitans ne lui vont pas (c'était la vérité). On fera avec des feuilles de belladone séchées au soleil et arrosées de quelques gouttes de laudanum, et du papier non collé, de petits cigarres, dont monsieur en fumera un le matin à jeun : il avalera même un peu de fumée; cela calmera beaucoup sa poitrine. — Je ne vois rien autre chose. »

Je priai M. *Chapelain* de me mettre en rapport complet avec elle, et l'interrogeai moi-même sur l'état du consultant, en cherchant à la tromper : elle me répondit ce qu'elle avait déjà dit, et mit à rectifier mes erreurs volontaires une sorte d'impatience.

Réflexions. La précision du diagnostic dans toutes ses parties, l'à-propos du traitement, leur identité parfaite avec ceux de médecins célèbres, et du médecin habituel, témoignent dans cette consultation de la lucidité de la somnambule. Son instinct confirme la parole de la science, il lui rend l'autorité qu'il en reçoit.

Deuxième consultation de Madame V..... pour une affection chronique des conjonctives et de l'intestin.

M. D... L...., âgé de 35 ans, né à la Martinique, doué d'un tempérament nervoso-sanguin, et homme de plaisirs, fut, à la suite de travaux intellectuels, entrepris tout d'un coup et poussés de suite à l'excès pendant long-temps, atteint d'une irritation chronique des voies digestives, et d'une inflammation chronique vésiculeuse des

deux conjonctives, envahissant un peu la peau des paupières. Plusieurs médecins qu'il consulta, médecins justement renommés pour leurs connaissances des maladies de la peau, lui prescrivirent un traitement adoucissant pour son affection intestinale, et ne voyant dans l'*eczèma chronique* des paupières qu'une lésion purement locale de solide, lui conseillèrent l'usage de pommades plus ou moins excitantes, qui faisaient bien disparaître pour quelque temps l'affection vésiculeuse, mais ne l'empêchaient pas de se reproduire plus tard. Quand elle disparaissait, le malade ressentait plus de malaises généraux, souffrait davantage de l'intestin; tous phénomènes qui s'amendaient ou cessaient avec le retour de la maladie des paupières. Peu satisfait des médecins, qui ne le guérissaient pas, M. D... L.... consulta madame V....., chez M. *Chapelain*, le 27 février 1831. J'assistai à la consultation. Le jugement et le traitement de la somnambule diffèrent totalement de ceux des médecins célèbres que M. D... L.... avait consultés avant elle, et qui ne furent alors que l'expression de l'état actuel de la science. La singularité même de l'opinion de cette femme éloigne donc toute idée d'influence étrangère préalablement communiquée. Le rapport de sensibilité générale seulement ayant été établi entre M. D... L.... et la somnambule, celle-ci se concentra pendant quelque temps et dit : « Comme j'ai le sang âcre, la maladie est toute entière dans le sang; elle date de loin, et sera longue à guérir. » Elle se palpa ensuite la région épigastrique et le bas-ventre. « Les boyaux (intestins) sont malades, mais ce n'est pas d'une inflammation, comme les autres. Ce monsieur est très-constipé ordinairement, et aurait besoin d'être relâché (purgé), mais on ne le peut maintenant, il y a trop d'irritation encore. Il faut donner quelque chose de relâchant, et en même temps d'adoucissant; il devra boire le fond de l'eau de Seine, qui aurait reposé pendant quelque temps, elle le calmera en le faisant aller à la garde-robe; s'il avait les intestins *entamés* (*ulcérés :* elle fit en effet avec ses doigts un geste qui indiquait ce mode de lésion), cette eau boueuse (limoneuse) lui ferait mal; mais ils ne le sont pas; ils sont seulement irrités par un sang qui est

très-âcre, et qui y vient avec force. » Elle porta ensuite ses mains sur ses paupières et ses yeux. « Ils me cuisent, ajouta-t-elle, il y a là un grand feu ; leur mal est dû au sang qui est malade, et qui s'y porte aussi comme au ventre; lui et les yeux ne seront guéris pour toujours que quand le sang sera guéri. Il y a aussi dans le nez de petits boutons qui démangent et tiennent aussi à la maladie du sang. Il faudrait prendre des bains d'eau avec deux onces de vinaigre et deux ou trois onces de potasse et de soufre (sulfure de potasse) dans chaque bain; on aura soin de les faire dissoudre dans de l'eau très-chaude à part, avant de les mettre dans le bain, où l'on restera une heure et demie au moins. On prendra deux fois le même bain, parce qu'un bain nouveau tous les jours irriterait. On prendra ces bains tous les soirs avant de se coucher, et on se couchera après par-dessus, pour que la sueur continue. On devrait appliquer de la rouelle de veau pendant la journée sur les paupières, et la renouveler à mesure qu'elle s'échaufferait. Le soir, en se couchant, il faudrait faire cuire une pomme dans de la cendre, la laisser refroidir, en faire avec de l'eau de guimauve un petit cataplasme, que l'on mettrait sur les yeux pendant la nuit. Il faut prendre des lavemens tous les jours, un jour avec de l'eau de son, et deux onces de miel de mercuriale, le lendemain avec de l'eau de son seulement. Il ne faut pas surtout travailler de tête; je vois que ce monsieur-là a beaucoup travaillé de cette manière, et son sang a de la disposition à s'échauffer par le travail. Il s'est aussi un peu trop amusé. L'exercice en plein air lui convient, mais il ne faut pas qu'il se fatigue. Quand ce monsieur aura pris de ces bains pendant quelque temps, il aura des démangeaisons à la peau, qui le porteront à se gratter; il y viendra de petits boutons pleins d'eau ; alors il sera mieux. Si on pouvait produire des plaies à la peau sans vésicatoires, cela lui ferait du bien. Il doit suivre un régime, mais c'est un drôle de régime ; il ne faut ni thé, ni café, ni chocolat, ni liqueurs, ni choses salées ou épicées; il faut manger du beurre frais, de la viande blanche, du poisson; pas de lait ni de choses acides; boire à ses repas de l'eau légèrement rougie, ne pas manger d'autres

fruits que des pêches, des fraises et du raisin; pas de pommes, de poires, pas de prunes ni d'abricots, pas de noix ni sèches ni vertes. Il faut faire le pot au feu avec moitié bœuf, moitié veau; manger le veau, laisser le bœuf. Ce monsieur prendra pendant un mois chaque matin un verre de jus d'herbes, qu'il fera avec parties égales de fumeterre, de pariétaire, de saponaire et de beccabunga (elle nomma les premières plantes qu'elle connaissait, elle décrivit la dernière); il faut les piler dans un mortier, passer sans presser, et faire chauffer doucement au bain-marie pendant une demi-heure. Il faudra boire aussi à jeun de la tisane de salsepareille (elle décrivit la plante), que l'on fera bouillir long-temps. » Elle se concentra davantage, et resta quelque temps sans rien dire de plus. « Que faites-vous, lui demanda M. *Chapelain*? — Je cherche des eaux auxquelles monsieur pourrait aller; elles sont situées dans un pays où il fait en ce moment un ciel superbe, un temps chaud, semblable à celui du mois de mai à Paris, où il y a des montagnes, des haies de grenadiers, et où l'on se bat en ce moment, des soldats, des bourgeois et des paysans. Les femmes y sont bien vêtues. Pour y arriver, il faut passer par Lyon, par des montagnes couvertes de neige. Un peu plus loin que ces eaux, il y a un lac et une belle plaine. Ces eaux sont sulfureuses et contiennent aussi un peu de fer. Je les vois dans une espèce de trou où il faut descendre pour y arriver. L'endroit où elles se trouvent présente trois sources, deux chaudes, une froide; c'est de la plus chaude dont il faut boire et dans laquelle il faut se baigner; du reste, la source qui convient à monsieur est un peu blanche et sent plus les œufs pourris. Quand il ira dans ce pays, il fera bien de porter une coiffure dont le dessous de la visière soit vert et large, pour que le soleil ne donne pas sur ses yeux. Il faut aller prendre ces eaux au mois de mai, et les prendre pendant un mois. Mais avant, il faut, dit-elle en s'adressant à M. D..... lui-même, suivre jusqu'à cette époque le traitement que je vous ai indiqué pour vous y préparer. Il faut vous soigner, car il vous pousserait sur le corps quantité de petits boutons pleins d'eau, qui se sécheraient, et vous rendraient comme *lépreux*. Vos yeux ne

guériront que plus tard ; ils ne le seront entièrement que quand votre sang sera renouvelé et purifié. Ne vous tourmentez pas, si ce que j'indique pour vos yeux ne vous produit que du soulagement. Pardieu, je pourrais en vingt-quatre heures enlever votre mal d'yeux avec une pommade ; mais il reviendrait, et d'ailleurs tout remède qui ferait disparaître rapidement votre mal d'yeux vous serait funeste. L'humeur dartreuse se porterait sur votre poitrine, et pourrait vous jouer de vilains tours. » M. D... L.... ayant désiré alors adresser lui-même quelques questions à la somnambule, M. *Chapelain* établit entre elle et le malade le rapport complet. « J'ai employé du lait caillé pour mes yeux. — Cela ne vous a pas réussi, et cela ne vaut rien ; le lait contient un acide qui tourne au vinaigre, tandis que la pomme en contient un différent. — Que dites-vous de la graine de moutarde blanche? — Elle ne vous vaut rien ; tout ce qui tend à irriter vos entrailles vous fera du mal. Ne prenez pas de drogues, vous savez comme moi qu'elles vous font mal. Je vous engage aussi à être sage et modéré avec les femmes, » ajouta-t-elle en riant.

Le 1^er^ avril 1832, M. D... L... consulta une seconde fois madame V... Peu de temps après avoir été magnétisée par M. *Chapelain*, elle fut mise en rapport avec M. D... L... M. *Chapelain* lui ayant adressé la parole, elle ne l'entendait pas. Il s'aperçut qu'elle était dans le troisième degré du somnambulisme, chercha à l'en retirer, mais inutilement. Il l'abandonna à elle-même, après lui avoir en vain pincé avec force le petit doigt, moyen qui lui avait réussi sur d'autres somnambules présentant le même état. Au bout d'une demi-heure, madame V..... passa d'elle-même dans le deuxième degré du somnambulisme. La première chose qu'elle fit, en y rentrant, fut de toucher le petit doigt qui avait été pincé ; elle se plaignit d'en souffrir ; puis se mit à rire, et raconta son histoire accoutumée.

Elle examina ensuite M. D... L... , qu'elle reconnut bientôt. « Vous n'avez pas fait, lui dit-elle, exactement tout ce que je vous avais prescrit. Vous n'avez pas de patience, et vous changez sans cesse de traitement. Je ne veux pas que vous preniez d'autres médicamens que ceux que

j'ai ordonnés. Si vous tenez à vous appliquer un vésicatoire, que ce soit au bras droit, parce que c'est le côté droit du corps qui est plutôt affecté, et dont vous souffrez davantage. » Ces deux consultations frappèrent beaucoup M. D... L... ; il nous avoua que la somnambule avait dit la vérité sur tous les points, et ne s'était jamais trompée dans ses observations, comme dans ses reproches. J'ai appris depuis que, peu docile d'abord à ce traitement, M. D... L... avait été affligé de l'*éruption vésiculeuse*, dont il avait été menacé, ce qui l'avait enfin décidé à le suivre.

Réflexions. Dans cette observation, la lucidité de la somnambule est éclatante et indubitable pour l'ordre de faits sensibles au malade. Ainsi, elle a tour à tour conscience de l'affection chronique des intestins, de la constipation habituelle, de la lésion des yeux, de l'influence funeste de certains médicamens sur le malade, de ses excès de travaux intellectuels, de ses excès en tous genres, comme causes principales du mal, de l'inconstance, de l'impatience du malade. Dans la seconde consultation, elle voit même qu'il n'a pas fait exactement le traitement qu'elle lui a prescrit dans la première. Elle prévoit, s'il n'est pas suivi, une éruption vésiculeuse sur toute la peau, et cette éruption se développe effectivement. Il n'y a donc pas la plus petite objection à élever contre sa lucidité dans tous ces cas. Il n'en est pas de même de sa vue à distance des eaux sulfuro-ferrugineuse; bien qu'entourées de détails et de circonstances qui peuvent y faire croire, elle n'est pas néanmoins assez précise et assez nette pour être reçue comme un fait.

La pensée dominante de cette femme sur la maladie de M. D... L... est toute à elle, et diffère complètement de celle des médecins consultés. L'affection vésiculeuse des paupières, l'irritation chronique des intestins, considérées par eux comme affections locales, idiopathiques, et traitées comme telles, ne sont pour elle que des symptômes apparens d'une altération cachée du sang, profonde et ancienne, qui ne disparaîtront pour toujours qu'après sa curation *radicale*. C'est aussi au sang que s'adresse spécialement sa thérapeutique, toute

humorale, et vraiment digne de fixer l'attention. L'exercice en plein air, plus de travail intellectuel; pour tisanes dépuratives, la salsepareille, les jus d'herbes; des bains sulfureux pour agir à l'extérieur, et, par suite de l'absorption, à l'intérieur; un régime particulier, adoucissant, quoique nourrissant; plus tard, un voyage éloigné, des eaux sulfuro-ferrugineuses prises à l'intérieur et à l'extérieur: voilà pour agir sur le sang, soit directement, soit indirectement par le système nerveux. De l'eau de Seine limoneuse, des lavemens tour à tour émolliens ou légèrement laxatifs, pour combattre la *constipation symptomatique*, des topiques émolliens pour rendre moins douloureuse l'affection consécutive des paupières, qu'elle craint de faire rentrer; voilà la médication secondaire.

J'avoue, pour ma part, que je partage entièrement son opinion dans ce cas. Après deux années d'étude des maladies de la peau sous M. *Biett*, je suis arrivé, en effet, à croire que beaucoup d'affections cutanées, et même la plupart, ne sont autre chose que des effets symptomatiques d'altérations primitives, séparées ou simultanées, du sang et du système nerveux. Je pense qu'on doit avoir pour but, alors principal, de traiter l'affection de l'un ou de l'autre de ces deux systèmes, ou de tous deux à la fois, en ne négligeant pas toutefois le traitement cutané ou local, qui, bien que local, peut d'ailleurs, on le sait, par l'absorption exercer une influence générale. Mais je pense que, dans ces cas, le traitement local seul ne doit jamais suffire, qu'il peut même être dangereux en dérivant sur un viscère important un effet plus innocent à la peau. Je pense aussi que l'on doit repousser également tout remède interne, qui, agissant comme un topique à l'extérieur, ferait disparaître l'affection cutanée, sans que l'altération fondamenlale du sang ou du système nerveux eût été préalablement modifiée. Car alors le moindre des inconvéniens de ce remède est de ne point empêcher la reproduction postérieure du mal, qu'il semblait d'abord avoir admirablement anéanti. Je soumets cette opinion à la critique éclairée de ceux qui se sont occupés des maladies de la peau, et surtout à celle du médecin célèbre dont j'ai été l'élève, et qui, plus que tout autre, est juge en pareille matière.

Troisième consultation de madame V.... pour un cas d'éléphantiasis des Grecs.

M. L...., âgé de trente et quelques années, d'une forte constitution bilioso-sanguine, né en France, fut, à la suite d'un séjour de plusieurs années à la Martinique, atteint d'un éléphantiasis des Grecs très-grave, qui a envahi toute la peau et dans beaucoup de points le tissu cellulaire sous-cutané. Il a reçu les soins les plus éclairés de M. *Biett*, à qui la science doit tant pour la description et le traitement de cette maladie si extraordinaire, dont malgré ses belles recherches la nature intime et le remède spécifique sont encore inconnus. M. L..., m'ayant entendu parler de la lucidité de madame V....., désira voir cette somnambule. La consultation eut lieu en ma présence chez M. *Chapelain*, le 14 mai 1831. En la rapportant ici, je suis loin de la donner comme un exemple d'une lucidité démontrée par le fait, avantage que présentent à un degré irrécusable les deux premières déjà citées, et la dernière que je citerai. Mais comme elle contient la pensée d'une excellente somnambule sur la nature et le traitement de l'éléphantiasis des Grecs, et qu'elle est environnée d'ailleurs de circonstances intéressantes, matières à réflexions nombreuses, j'ai cru devoir la rapporter. L'époque n'est pas loin peut-être où nous autres médecins nous demanderons à l'intuition instinctive des bons somnambules la solution de beaucoup de problèmes sur la nature et le traitement de certaines maladies, problèmes que notre intelligence a sçu poser, mais n'a pu résoudre.

Mise en rapport de sensibilité générale seulement avec M. L....., la somnambule éprouva des pandiculations. « Je ne suis pas à mon aise, dit-elle ; je suis lasse ; j'ai les bras et les jambes cassés ; j'ai mal à la tête ; » (tous symptômes ressentis et confessés par le malade). Elle se palpa ensuite et à plusieurs reprises le bas ventre, et surtout la région du foie. « Le foyer de la maladie est là, reprit-elle ; il y a là une espèce de bile, qui est bien différente de la bile ordinaire ; elle n'est

pas jaune, comme dans l'état naturel ; elle est plus rougeâtre.... C'est bien drôle, le sang de ce monsieur n'est pas non plus comme le nôtre ; il est plus foncé et plus jaune ; qu'il circule mal, et est âcre ! C'est singulier, je lui vois prendre la couleur de la marguerite violette des jardins. Quand quelqu'un a la jaunisse, la peau est jaune et le sang aussi ; eh bien, chez ce monsieur, le sang est d'un jaune rougeâtre violet » (violacé). Elle se concentra quelque temps. « Cependant, ajouta-t-elle, la maladie est d'abord dans la bile, le sang n'est malade qu'à la suite. La maladie de la peau est l'effet de la maladie de la bile. » Puis, s'adressant à M. *Chapelain :* « Il faut, dit-elle, chez cette personne attaquer avant tout la bile ; comme chez M. D. .. L.... il fallait d'abord attaquer le sang. On ne guérira jamais ce monsieur, qu'en s'adressant principalement à la bile, chez lui.... Tenez, Monsieur, si vous avez une dartre, cela vient du sang. Quand vous aurez affaire à des taches jaunes comme j'en ai sur la main (montrant des éphélides hépatiques), cela vient de la bile. » Elle se tut, et se concentra profondément. « Je vois, reprit-elle, une plante dont la racine est comme celle de la carotte jaune, mais se divise, de plus, en plusieurs racines plus petites et semblables (radicules pivotantes) ; sa feuille ressemble à celle du panais ; elle est plus longue cependant. Je la vois dans un pays qui n'est pas très-chaud, où il y a une espèce d'hiver sans gelée, un temps frais. Ce pays, très-grand, est entouré d'eau. J'y vois des nègres, mais plus de blancs que de nègres. Je ne trouve pas de fleurs à cette plante. Elle croît dans le sable, et est aussi commune en ce pays que la fougère en France ; les bestiaux, les chevaux en mangent la feuille quand ils viennent de mettre bas leurs petits. Ils vont la chercher, comme les chiens le chiendent. Cette plante est sans odeur. Les nègres de ce pays ont la peau toute marquée (tatouée) ; ils sont plus gros que grands. Les blancs y sont de toutes sortes. Les villes sont bâties en bois ; les maisons sont belles, vastes, avec de petites lucarnes pour fenêtres ; dans les bois de ce pays il y a de grands singes (orangs-outans). Si l'on pouvait avoir cette plante fraîche, il faudrait en râper la racine, et la manger cuite dans

l'eau, sans sel ni poivre. En s'en nourrissant ainsi pendant quelques mois, ce monsieur serait complètement guéri. »

Nous cherchâmes en vain, M. *Chapelain* et moi, à appliquer à cette description le nom d'une plante. « Il faudrait, dit ce médecin à madame V....., indiquer d'autres moyens, puisque nous ne pouvons arriver à la connaissance de cette plante. — Ce sera alors bien plus long, reprit-elle; il faudra se mettre à la limonade cuite, dans laquelle on laissera un peu du zeste des citrons que l'on emploiera; s'appliquer quinze sangsues au fondement toutes les trois semaines; se purger tous les deux mois, avec dix ou douze grains chaque fois de la poudre de jalap, non pas la poudre ordinaire, mais celle qui est la plus forte (résine), et boire ce jour-là beaucoup de bouillon aux herbes; il faudra prendre tous les jours des bains d'eau simple tiède, d'une heure et demie; jamais de bains qui portent à la peau, ils feraient du mal; pas de frictions ni d'onctions à la peau; il se forme quelquefois sur elle des ampoules, qui se crèvent; il ne faut rien mettre dessus. Il faut manger beaucoup d'asperges, de carottes; quitter tout à fait le gras, le beurre, l'huile; se nourrir plutôt de légumes que de viandes. On peut manger de tous les fruits, excepté les abricots; de tous les poissons, excepté l'anguille. De l'eau rougie pour boisson. Il faut faire de l'exercice en plein air, mais ni au soleil ni au froid. Il faut se couvrir peu la tête, éviter le feu. Le magnétisme à grands courans faciliterait la circulation du sang, qui est très-gênée. Un arbre magnétisé, comme le frêne, l'orme, le lilas, ferait aussi beaucoup de bien. Le séjour à la campagne dans un endroit élevé et libre à tous les airs serait très-avantageux. »

Jaloux d'être utile à la science en général, et à un compatriote malade en particulier, je tâchai d'arriver à la connaissance de la plante vue par la somnambule. M. *Gaymard*, médecin et naturaliste distingué, à qui je communiquai tous les détails donnés par elle, eut la complaisance de faire plusieurs recherches; elles le conduisirent à penser que la description de la somnambule appartenait, plus qu'à

tout autre végétal, à l'*ammi visnague*, *daucus visnaga* (*Linnæus*), *ammi visnaga* (*Lamark*), *herbe aux cure-dents.*

« Cette plante croît, dit-il dans la note qu'il me remit à ce sujet, en Barbarie, et sans doute aussi au-delà de l'Atlas, dans les îles de la Grèce, en Espagne et même en France. On vend en Turquie ses ombelles desséchées pour cure-dents. *Linnæus* l'avait rapportée au genre *carotte;* mais elle en diffère par ses semences. Ses fleurs sont extrêmement petites et à peine visibles. Cette plante passe pour apéritive et diurétique. Chose remarquable, c'est que, dans une thèse peu connue, et soutenue à Montpellier de 1810 à 1812, le docteur *Mergot* en préconise beaucoup l'emploi dans l'éléphantiasis des Grecs. La contrée que j'ai désignée d'abord est la seule, en effet, où il y ait à la fois des hommes noirs, des blancs de toutes sortes de pays, des chevaux, des grands singes, etc. »

Réflexions. Au début de la consultation, la somnambule manifeste et dit éprouver plusieurs phénomènes morbides, dont le malade avoue l'existence habituelle chez lui. Sa perception est donc irréprochable jusqu'ici. Puis, sans être détournée aux désordres si graves de la peau, elle voit de suite que le point de départ de la maladie est tout entier dans une altération de la bile, que celle du sang, perçue par elle seule, n'est que consécutive, et que l'affection cutanée elle-même est un effet. Aucune preuve ne confirme encore la vérité de son assertion, mais aucune ne l'infirme non plus. Sa lucidité sur ce point est donc douteuse : elle mérite cependant quelque attention par sa logique même. C'est la bile qu'elle sent avant tout malade, c'est la bile qu'elle sent avant tout devoir être modifiée. Dans cette intention, elle conseille toutes les trois semaines des saignées locales à l'anus, saignées qui agissent beaucoup, comme on le sait, sur le système hépatique; tous les deux mois, un purgatif; pour boisson-tisane, la limonade cuite; pour médicamens-alimens, la carotte, l'asperge, deux substances qui exercent, la première surtout, sur la sécrétion biliaire, une influence très-réelle, bien connue des anciens, à peu près inconnue aux mo-

dernes, si elle n'est pas niée par eux; elle proscrit le gras, le beurre, l'huile : mais tous ces modificateurs biliaires lui paraissent de beaucoup inférieurs à l'usage, comme aliment, d'une plante qu'elle voit et décrit *d'abord*, et assure être un *spécifique* contre l'*éléphantiasis des Grecs*. Pour moi, qui ai acquis par une longue expérience toutes les preuves morales, intellectuelles et physiques, de la bonne foi et de la lucidité habituelles de cette somnambule, j'avoue que je suis porté à croire à la sincérité et à la vérité de sa perception sur ce point. Mais le doute est légitime, je dis plus, est un devoir pour d'autres : je conçois même que l'on puisse traiter cette vue de vision. Néanmoins je ferai observer que les caractères botaniques assignés par la somnambule à la plante, sont assez précis pour qu'un naturaliste distingué ait trouvé qu'ils se rapportent parfaitement à l'*ammi visnague*. J'appellerai aussi l'attention sur ce fait, qui ne laisse pas que d'en être digne, que la même plante a été préconisée par un médecin de Montpellier, justement dans l'éléphantiasis des Grecs. Alors on m'accordera bien, je pense, qu'il serait bon peut-être de tenter l'expérience de cette plante contre une si terrible maladie, si surtout l'on a eu, comme moi, le triste avantage de se convaincre de l'impuissance et de la pauvreté de la science à cet égard.

Le reste du traitement de la somnambule mérite aussi d'être remarqué, quelque opinion qu'on adopte sur son diagnostic. Elle sent que la circulation était très-gênée (elle l'était en effet, car la peau était gravement compromise); elle conseille pour y remédier le magnétisme à grands courans. Ce moyen est le plus puissant, que je sache, pour faciliter les circulations sanguine et nerveuse, et rétablir leur harmonie dans tous les organes. Le magnétisme d'un arbre *magnétisé*, la vie à la campagne, dont les nombreux végétaux nous magnétisent à notre insçu, le séjour dans un endroit très-aéré et élevé, l'exercice en plein air, ni au soleil, ni au froid, et la tête peu couverte, tous ces moyens qu'elle prescrit concourent encore à remplir la même indication, activer la circulation, modifier le sang.

Elle ne veut d'autre action sur la peau que celle des bains d'eau

tiède simple, qui assouplissent cet organe sans l'irriter : elle proscrit toute onction quelle qu'elle soit, car l'affection cutanée n'est pour elle qu'un symptôme.

Je le répète, sans croire aveuglément, parce que cette somnambule, quelque bonne qu'elle soit, l'a dit, que l'éléphantiasis des Grecs consiste spécialement en une altération de la sécrétion biliaire, je pense toutefois que cette opinion instinctive mérite un examen scientifique. Nous pouvons bien laisser tomber sur elle quelque peu de notre attention, que nous dépensons malgré nous, largement et sans profit, à des niaiseries journalières que l'on émet gravement devant nous. Notre fierté médicale ne peut guère en pareil cas se permettre le dédain, car nous sommes bien pauvres encore sur l'éléphantiasis des Grecs, et la modestie sied bien à qui ne sait que peu ou ne possède que peu.

Quatrième consultation pour un cas de ver solitaire, par Madame V....

M. P...., jeune homme brun et bilieux, portait depuis plusieurs années dans son tube digestif un *tænia;* il en avait rendu à différentes reprises de larges rubans à la suite de l'usage de l'huile de ricin et de potions faites d'éther sulfurique et de fougère mâle; mais il n'avait pu se débarrasser entièrement de cet hôte fâcheux. Il fut conduit à consulter Mme V..... par l'avis d'une dame de ses amies, qui elle-même avait été examinée par cette somnambule, et se trouvait fort bien de son traitement. J'assistai à cette consultation, qui eut lieu chez M. *Chapelain*, le 24 février 1831. Mme V..... voyait pour la première fois M. P...., et ignorait complètement qu'il fût affecté du tænia.

Après avoir été en rapport avec le malade pendant quelques minutes, la somnambule s'écria : « J'étouffe, j'ai mal à la tête; mais ce n'est pas pourtant précisément du mal que j'y éprouve; je la sens toute drôle, toute vague. ». Son corps s'agita ensuite de mouvemens semblables à ceux que produit la peur. « Cela monte, reprit-elle.

Qu'est-ce que j'ai donc à la tête; c'est étonnant. » Elle continua les mêmes mouvemens, puis elle s'écria : « Oh ! la vilaine bête ! » Elle se livra alors à des mouvemens d'horreur, à des soubresauts convulsifs, à des contorsions bizarres, et s'éloigna rapidement de M. P.... La terreur était peinte dans tous ses traits et dans tous ses gestes. M. *Chapelain* la magnétisa pour détruire cette impression pénible, et la calma sans peine : « Qu'avez-vous, lui demanda-t-il ? — J'ai dans le ventre une bête longue, plate, réunie (articulée) par bouts, large à une de ses pointes, et étroite à l'autre; elle est blanche et un peu jaune. J'ai plutôt peur de cette bête-là qu'elle ne me fait mal. Il faut la tuer d'un seul coup par le magnétisme, sans quoi ce monsieur deviendrait fou. On peut la tuer aussi sûrement en buvant d'une tisane faite avec la racine et la fleur d'une plante que je vois, mais qui ne vient pas dans ce pays-ci. C'est une espèce de rosier, dont les fleurs sont blanches, mais très-petites, et ressemblent pour la forme et la grandeur à celles de l'*immortelle*. Cette plante est au-delà des mers; les gens du pays l'emploient contre le ver solitaire. Quoique l'endroit où elle pousse soit très-humide, il n'y a pas de vers à trois lieues à la ronde. — Voyez-vous quelque autre remède? Elle chercha pendant quelque temps. — Une tisane faite avec l'écorce de la racine, et la racine fraîche du grenadier serait bonne, mais ce remède ne vaut pas l'autre. » Je priai M. *Chapelain* de permettre que M. P.... replaçât une de ses mains sur les genoux de Mᵉ V.....; il y consentit. Les mêmes mouvemens convulsifs, les mêmes cris, la même terreur se réveillèrent de suite chez elle, et avec la même intensité que la première fois. M. *Chapelain* les fit disparaître de nouveau en magnétisant Mᵉ V.....

Réflexions. L'exactitude du diagnostic de la somnambule est démontrée par les portions de tænia rendues avant et depuis la consultation. Le traitement indiqué par elle en dernier lieu est celui que la science médicale considère en ce moment comme le plus actif, sinon comme le spécifique. — Le magnétisme local concentré sur l'abdomen, conseillé par elle, et avant tout, pourrait-il, en général, tuer le tænia?

— Je ne sais : car le magnétisme est une puissance, qui varie suivant la vertu propre de chaque individu. Mais chez un somnambule soumis à un magnétiseur *habile*, je pense qu'un ver solitaire pourrait être ainsi détruit. Quelle est la plante *spécifique* vue par elle? Sa description n'est pas assez détaillée pour mettre sur la voie. J'ai néanmoins fait quelques recherches à ce sujet. M. le docteur *Brayer* a rapporté de l'Arabie une plante nouvelle, employée dans ce pays contre le tænia, et qu'il a vue réussir dans un cas de ce genre, qui avait résisté à tous les autres médicamens anthelminthiques. M. *Kuntz* en a donné une description dans son *Synopsis plantarum :* il l'a nommée du nom de M. *Brayer*, *brayera*, et, à cause de ses propriétés, *anthelminthica :* elle appartient, selon lui, à la famille des rosiers (rosacées) et se rapproche du genre *aigremoine*, dont elle diffère cependant; ses fleurs sont très-petites et blanches. (*Voyez :* Notice sur une plante nouvelle de la famille des rosacées, par M. *Brayer*, qui a paru en 1822.) Je ne prétends pas dire que la plante, décrite incomplètement par la somnambule, soit effectivement celle rapportée par M. *Brayer*, décrite et classée par M. *Kuntz;* mais comme il y a de l'analogie dans les deux descriptions, j'ai cru devoir faire ce rapprochement.

M. P.... fut magnétisé une fois *seulement* par M. *Chamb....*, homme doué d'une vertu magnétique bien extraordinaire. Il ressentit de cette action un soulagement remarquable et inconnu jusqu'alors. Son hôte fâcheux le laissa assez long-temps tranquille. Il se crut guéri un instant; mais les symptômes habituellement éprouvés se reproduisirent : il eut recours à l'écorce fraîche de la racine du grenadier cultivé, qui expulsa d'abord plusieurs lambeaux du tænia, mais finit par ne plus agir. Il fit usage alors du remède secret de M. *Darbon*, qui, m'a-t-il assuré, l'a entièrement débarrassé de ses cruelles souffrances.

TROISIÈME FAIT.

Jeune somnambule se traitant et se guérissant elle-même : ses vues à distance ; ses prévisions ; sa facilité à prendre les symptômes des maladies des autres, à les diagnostiquer, les traiter. On produit sur elle la transmutation des liquides ; on abolit la sensibilité, etc.

Mademoiselle Clarice Lef... , qui fait le sujet de cette observation, est d'Arcis-sur-Aube, âgée de vingt-quatre ans, brune, bien portante, et d'un tempérament bilioso-nervoso-sanguin. Cette jeune personne, que l'on croyait sourde de naissance, avait été infructueusement traitée par les médecins les plus recommandables de la capitale, et spécialement par M. *Itard*, dont la réputation pour les maladies de l'oreille est si connue et si bien méritée. Ses parens, qui, par leur fortune et leurs qualités, tiennent un rang distingué dans le monde, désespérés de l'impuissance des médecins, la menèrent chez une de ces prétendues somnambules, qui, sans être dirigées par aucun médecin, donnent elles-mêmes à tort et à travers des consultations fabuleuses. Cette femme assura à la jeune Clarice qu'elle ne ressentirait rien de l'action magnétique, et que surtout elle n'entrerait jamais en somnambulisme. Néanmoins elle vint avec son père consulter M. *Chapelain* le 30 janvier 1831. M. *Chapelain* lui annonça, au contraire, qu'elle serait probablement somnambule. En effet, dès la première séance, il la mit en somnambulisme ; et dès la deuxième séance, elle montra une grande lucidité. A la troisième séance, elle entendit parfaitement dans son sommeil magnétique, lors même qu'on lui parlait à voix très-basse. Sa surdité, égale pour les deux oreilles, était très-prononcée dans l'état de veille ; elle ne pouvait participer aux conversations ordinaires ; il fallait élever de beaucoup la voix pour se faire entendre d'elle. Dans la séance suivante, elle déclara voir parfaitement bien son oreille interne ; elle en donna en effet une description anatomique très-exacte, et affirma qu'elle n'était point sourde de naissance, comme

on le croyait, mais que sa surdité provenait de l'ébranlement communiqué à son oreille interne par des coups de pistolet et de fusil tirés en signe de réjouissance auprès de la femme qui la portait à l'église le jour de son baptême. Elle assura que l'action magnétique produirait spécialement sa guérison, qu'elle guérirait au mois d'octobre suivant, si elle était magnétisée par M. *Chapelain* jusqu'à cette époque; mais qu'elle *prévoyait* que l'ennui qu'elle ressentait de l'éloignement de sa mère la ferait partir avant ce temps; qu'elle n'en guérirait pas moins cependant, mais plus tard. Les jours suivans, elle continua à être mise en somnambulisme par M. *Chapelain*, et chez lui. Elle dormait habituellement presque toujours aux mêmes heures, c'est-à-dire de deux à quatre heures du soir. Endormie, elle fixait elle-même la durée de son sommeil, précisait le moment de son réveil, qui avait lieu toujours à la minute indiquée par elle. Elle ne se trompait jamais, quelque effort que l'on fît pour l'induire en erreur, en indiquant à la pendule de l'appartement les heures, les demi-heures, les quarts d'heures, les minutes; et il fut bien constaté que de la place où elle dormait elle ne pouvait apercevoir de quelque manière que ce fût la pendule. Sa vie de somnambule lui paraissait pleine de charmes et de délices. « Si tu savais, disait-elle alors à son père, si vous saviez tous combien je suis heureuse dans l'état où je suis ! Je ne puis le comparer à rien; je ne voudrais jamais en sortir; cependant il faut être raisonnable; je ne suis pas chez moi. Le magnétisme me fait beaucoup de bien; c'est lui qui me guérit. » En parlant de sa béatitude, elle avait l'air de la savourer; on sentait qu'elle vivait de son sommeil. Durant cet état, souvent elle parlait ou à son père, ou à une de ses cousines, ou à M. *Chapelain*; mais elle préférait ordinairement rester silencieuse et dormir à son aise. « Laissez-moi; vous me prenez de mon bonheur. » Elle sortait quelquefois de sa concentration pour se prescrire contre sa surdité des médicamens, qu'à son réveil elle mettait en usage chez elle, quand ils n'étaient pas désagréables, ou qu'elle aimait mieux prendre dans son sommeil même quand elle jugeait qu'ils lui répugneraient éveillée. C'est ainsi que je l'ai vue plus d'une

fois s'ordonner et prendre dans son somnambulisme, un jour trois grains d'émétique, un autre jour vingt-quatre grains d'ipécacuanha. Le vomitif, l'éméto-cathartique produisaient leurs effets habituels, sans que pour cela le somnambulisme en fût le moins du monde troublé. « Que c'est mauvais, disait-elle, moitié en riant, moitié en grimaçant ; mais cela m'est nécessaire. » A son réveil, elle ne conservait aucun souvenir de tout cela, pas même un mauvais goût à la bouche.

Cette jeune demoiselle était, dans l'état de veille ordinaire, pleine d'esprit, mais triste, et habituellement réfléchie. Sa jolie figure respirait la mélancolie. Elle était tourmentée de la pensée cruelle que sa surdité était incurable ; car les médecins qui l'avaient soignée en vain l'avaient déclarée telle : et, bien que l'on opposât sans cesse à leur opinion fatale celle plus favorable qu'elle émettait elle-même dans chacun de ses sommeils lucides sur la certitude de sa guérison, sa foi en elle-même ne savait pas lutter contre leur parole. Elle était en outre profondément affligée de l'absence de sa mère, restée en province dans leurs terres, et qu'elle sentait si bien lui manquer. L'idée qu'elle pouvait bien avoir laissé échapper pendant son sommeil quelques secrets de jeune fille la poursuivait aussi ; on la voyait alors souvent pleurer. Somnambule, ce n'était plus le même être ; elle riait, elle pétillait de saillies, de gaîté, de bonheur : elle était pleine d'espoir, et confiante en elle-même. Pendant les premières séances, sa lucidité ne s'était concentrée que sur elle-même, et ne s'était occupée que d'elle seule ; mais, rassurée bientôt à cet égard, elle se prit, dans les séances suivantes, à tout ce qui l'entourait. Elle se réfléchit d'abord sur son magnétiseur, M. *Chapelain*. « Qu'il est bon pour moi et ses malades ! répéta-t-elle souvent ; que son magnétisme me fait de bien ! » Elle se fixa ensuite sur son père, à qui elle découvrit à distance une inflammation chronique commençante du pylore, dont il ne se doutait pas, mais qu'elle décrivit fort bien, et pour laquelle elle prescrivit un traitement on ne peut plus rationnel. Son attention se porta ensuite (à distance encore) sur sa cousine, atteinte d'une irri-

tation chronique nervoso-sanguine de l'estomac, et à qui elle ordonna un traitement semblable à celui que cette dame suivait, d'après les conseils de madame V.... Elle s'attacha après à une autre somnambule, madame N..., dont je rapporterai l'observation, et qui dormait à plusieurs pieds d'elle : elle lui intimait des conseils que madame N... approuvait, et elle en recevait d'elle à son tour d'autres, auxquels elle ne se soumettait qu'après une petite lutte, qui venait de son esprit un peu contradicteur. Il s'établissait souvent entre elles deux un duel de conseils vraiment amusant. La première fois que son attention se dirigea sur moi, j'étais à quinze pas d'elle. Elle sentit parfaitement à cette distance mon affection gastro-intestinale, qu'elle ignorait complètement avant, approuva le traitement que je suivais, annonça que je ne guérirais qu'après elle, mais que je guérirais ; car j'avais, selon elle, bon courage et confiance (elle disait, et elle a dit vrai). Depuis, elle annonça aux personnes présentes plus d'une fois mon arrivée lorsque j'étais encore à deux ou trois chambres d'elle, et même dans l'escalier. Il n'y a pas d'objection possible contre ces faits ; car elle était placée elle-même au fond de la chambre sur un canapé, d'où elle ne pouvait voir, ni dans la cour, ni dans la rue, ni à travers les appartemens.

Sa facilité à saisir, et en se jouant pour ainsi dire, les phénomènes ambians, se tournait quelquefois contre elle-même ; c'est ainsi que je l'ai vue prendre les douleurs de dos, de ventre, les palpitations de cœur, les serremens précordiaux, tous les malaises enfin d'une jeune demoiselle de dix-huit ans atteinte d'une affection des poumons, du cœur et de l'intestin, et qui n'avait avec elle d'autre contact que d'être dans la même pièce. Mademoiselle Clarice ne trouvait un terme à toutes ses souffrances empruntées que quand cette jeune demoiselle se retirait dans une pièce à côté ; alors M. *Chapelain* parvenait à calmer mademoiselle Clarice, et par sa volonté l'isolait pour le reste de la séance de la cause de ses douleurs.

Les médicamens qu'elle prescrivait pour elle-même ou pour ceux dont elle s'occupait, elle les nommait par leurs noms, comme quel-

ques somnambules ; c'est que, comme elles, elle les voyait alors chez tel ou tel pharmacien qu'elle indiquait, et lisait leurs noms étiquetés sur le bocal ou la boîte qui les contenait.

Comme je l'ai déjà dit, dès la seconde séance, mademoiselle Clarice entendait bien dans son somnambulisme ; et son ouïe, comme ses autres facultés, ne fit que se perfectionner dans la suite par la répétition habituelle de cette fonction. Mais l'action curative du sommeil magnétique contre la surdité n'était pas limitée à cet état seul, elle se prolongeait encore quand il avait cessé : plus forte, il est vrai, quelque temps seulement après sa fin, elle allait en s'affaiblissant à mesure que l'on s'éloignait de ce moment. Ainsi mademoiselle Clarice entendait mieux à son réveil qu'une heure après, moins bien le lendemain, etc. Toutefois, comme cette influence bienfaisante acquérait une puissance croissante par sa reproduction quotidienne même, l'audition s'améliorait d'une manière très-remarquable.

A mesure qu'elle guérissait, son somnambulisme devenait de plus en plus lucide, et nous étonnait par sa vue toujours infaillible dans l'espace et le temps. Dormant à Paris dans le salon de M. *Chapelain*, mademoiselle Clarice voyait à Arcis-sur-Aube sa mère, décrivait son occupation dans le moment, son attitude, ses pensées intimes ; précisait, en entrant dans les plus petits détails, le moindre changement que sa mère y apportait ; prédisait pour une heure, un jour, plusieurs jours plus tard, la visite de telle ou telle personne à sa mère, leur entretien, la venue de telle ou telle lettre, l'effet que sa mère en ressentirait immédiatement, ses réflexions ultérieures. M. *Chapelain*, son père et moi, nous prenions note de ce qu'elle prétendait voir, et des lettres d'Arcis-sur-Aube, écrites par madame Lef... à son mari, lui racontaient ce qu'il savait déjà par sa fille. Ces lettres étaient écrites par la mère, ordinairement un instant après que les choses venaient de se passer pour elle et justement à cause de cela ; elles arrivaient d'ailleurs toujours à Paris avant que madame Lef... eût pu être instruite à Arcis-sur-Aube de ce que sa fille avait dit dans la capitale. La jeune somnambule annonçait aussi à son père l'arrivée

des lettres de sa mère, et disait d'avance leur contenu. Elle vit un jour sa mère souffrante, et elle dicta pour elle une consultation qui arrivait à Arcis-sur-Aube au moment où M. Lef... recevait à Paris la première lettre où sa femme lui parlait de sa maladie. (Toutes les précautions possibles ont été prises pour connaître la vérité sur ces vues dans l'espace et le temps ; les recherches étaient faciles entre une famille remplie de probité et d'intelligence et des médecins consciencieux. Toujours la lucidité de mademoiselle Clarice a été justifiée par l'événement.)

C'était presque toujours sa spontanéité propre qui la transportait ainsi dans son somnambulisme à Arcis-sur-Aube; mais M. *Chapelain* l'y envoyait quelquefois lui-même pour agir favorablement sur la malade, à qui l'absence de sa mère, qu'elle avait quittée pour la première fois de sa vie, devenait de plus en plus pénible. Elle semblait vivre alors avec cette mère, et elle était heureuse. Ce médecin pouvait faire par sa volonté qu'elle en conservât le souvenir à son réveil; et ce doux souvenir, qui durait assez long-temps alors, exerçait une influence salutaire sur tout son être. Il pouvait faire aussi qu'à son réveil elle continuât d'avoir conscience que c'était elle-même qui s'était prescrit tel ou tel médicament pendant son sommeil. La survivance de cette conscience la portait à mettre en usage ce médicament.

Son somnambulisme offrait cela de particulier et de rare qu'elle conservait l'indépendance de sa raison à côté de la soumission de sa volonté à celle de M. *Chapelain*. Elle avait aussi conscience de la liberté de l'une et de l'obéissance de l'autre. M. *Chapelain* changeait-il en effet pour elle l'eau en vin, en lait, en un liquide quel qu'il fût, dont lui seul et moi avions le secret (et il lui suffisait pour cela de magnétiser sans dire mot l'eau avec une intention donnée): « Cela a « le goût du lait (du vin, etc.), disait-elle, cela en a la couleur, parce « que vous le voulez; mais je sais bien que ce n'est que de l'eau, et « cependant je ne puis faire, même en le voulant, que ce ne soit du « lait, quand je le bois. » M. *Chapelain* opérait aussi sur elle la transmutation des liquides, lors même qu'elle était éveillée. Il pouvait aussi

lui faire voir dans cet état Arcis-sur-Aube, qu'il n'avait jamais vue lui-même. Suivant son désir, le tableau se montrait tout entier à la jeune demoiselle, ou se développait seulement par degrés. Un jour, il fit grossir indéfiniment à ses yeux une miette de pain, dont il éleva lentement le volume. Théâtre de ces première et dernière expériences, mademoiselle Clarice luttait contre elles avec un sentiment de dépit, auquel sa défaite ajoutait de l'étonnement et un peu de honte ; mais Arcis-sur-Aube lui apparaissait-elle, elle pleurait de joie à cette vue, auquel tout son être semblait attaché ; la ville s'évanouissait-elle, elle rentrait dans sa tristesse.

La guérison s'avançait de plus en plus ; mais l'absence de sa mère lui pesait de jour en jour davantage : l'ennui la prit, et elle partit le 29 mars 1831 de Paris. Quelque temps avant son départ, elle avait consulté M. *Deleau*, qui ne vit de chances de guérison que dans la perforation de la membrane du tympan. M. *Chapelain* insista pour qu'elle se fît magnétiser jusqu'à l'époque indiquée par elle, c'est-à-dire jusqu'en octobre 1831, disant que si le traitement n'avait pas réussi alors, il lui éviterait du moins les douleurs de l'opération en paralysant chez elle la sensibilité ; ce qu'il fit devant ses parens : il put alors impunément en effet la pincer, la brûler, lui promener des barbes de plumes dans le nez, sur les cornées, dans la gorge, elle ne sentit rien. La jeune Clarice fut, au moment de son départ, mise par M. *Chapelain* en rapport avec son père, pour qu'il pût la magnétiser et l'endormir. Il leur donna une plaque de verre magnétisée par lui, qui, appliquée sur l'épigastre ou le front de la jeune fille, devait lui faire conserver son rapport avec lui, lorsque son père l'endormirait. Plongée en effet, pendant son séjour en province, en somnambulisme par son père, elle était, au moyen de cette plaque de verre, tellement en rapport avec M. *Chapelain*, qu'elle voyait, sans jamais se tromper, ce que faisait M. *Chapelain* à Paris, et les malades qu'il soignait. (Ce fait a été constaté avec toute la bonne foi et toutes les précautions possibles.) Elle revint à Paris, à la mi-septembre, avec sa mère. M. *Chapelain* la magnétisa le 15 : il mit sa mère en rapport avec elle ; elle annonça que si

M. *Chapelain* magnétisait sa mère, elle ressentirait de suite son action, mais qu'elle n'entrerait en somnambulisme qu'à la quatorzième séance, et qu'alors elle jouirait d'une grande lucidité. La chose eut lieu effectivement comme elle l'avait prédit.

Dans la dernière séance qui eut lieu chez M. *Chapelain*, elle annonça qu'elle guérirait au printemps suivant, mais qu'elle ne dirait qu'alors ce qui lui conviendrait de faire. Les deux dames repartirent ensuite pour la province, et il fut convenu que mademoiselle Clarice continuerait son traitement jusqu'au printemps. Au commencement d'avril 1832, le père de mademoiselle Clarice vint annoncer, tout joyeux, à M. *Chapelain* la guérison complète de sa fille : j'étais chez ce médecin, quand il en apporta la nouvelle. Voici ce qu'elle s'était ordonnée les neuf derniers jours :

Faire cuire des ognons blancs sous la cendre, en prendre le cœur, le germe, et les enfoncer dans ses oreilles; recouvrir soigneusement les oreilles de compresses et de fichus, et les tenir dans cet état pendant trois jours. Au bout de ce temps, recommencer une nouvelle opération pour trois jours encore; enfin une troisième opération, pour compléter les neuf jours. Après ce temps, retirer graduellement les fichus et les compresses, pour que l'ouïe ne fût pas trop subitement frappée par un bruit intense. L'opération terminée, elle recouvra une ouïe parfaite. Cette guérison datait alors de vingt jours, et depuis il n'est pas venu à ma connaissance de bruit de rechute.

Tous ces faits, hormis celui de la fin de la guérison, qui m'a été attestée par un père, ont eu lieu devant moi, ont été constatés par moi. Ils sont vrais pour moi comme mon existence elle-même. Ceux qui suivent m'ont été rapportés, le premier par M. *Chapelain*, dont je connais la loyauté, les autres par le père de la jeune Clarice, homme d'honneur et d'esprit. Ils rentrent d'ailleurs tout à fait dans la classe de ceux que j'ai observés ou vérifiés. Aussi j'y crois par analogie. — Le frère de mademoiselle Clarice la consultait un jour chez M. *Chapelain*, pour sa femme; elle vit, par son intermédiaire, sa belle-sœur, prédit que cette belle-sœur, alors enceinte, ferait une fausse couche, en précisa

l'époque, annonça qu'à la suite de cette fausse couche sa belle-sœur tomberait malade, qu'*elle*, allant la voir, prendrait en la touchant sa maladie, que sa belle-sœur serait guérie, mais qu'*elle* resterait malade pendant quinze jours. Or, tout ceci eut lieu comme elle l'avait vu. — Étant un jour en somnambulisme, en province, elle annonça qu'un incendiaire viendrait pour mettre le feu à la ferme de ses parens ; elle en fixa l'époque, le jour, l'heure. On se posta, et on saisit l'incendiaire au moment où il allait exercer son crime. — Sa mère étant tombée malade d'une fièvre nerveuse intermittente, elle en prédit les accès, indiqua le traitement, et la guérit...

QUATRIÈME FAIT.

Somnambule donnant sur sa maladie un diagnostic et un traitement différent de ceux des médecins; voyant dans l'espace, donnant des consultations pour les autres. On produit sur elle la transmutation des liquides, etc. — Différence remarquable entre sa vie ordinaire et sa vie somnambulique.

Madame N...., âgée de quarante ans, est une femme grande, brune, d'apparence corporelle forte, mais douée de cette constitution sanguine et nerveuse qui, ouverte à toutes les impressions, est impuissante à réagir contre elles. Cette dame fut, à la suite de peines morales vives long-temps entretenues et ruminées, atteinte d'une maladie nerveuse singulière : Elle ressentait constamment dans toute la tête, mais spécialement à droite, une douleur pulsative très-intense, et un froid glacial ; elle croyait entendre dans une de ses oreilles un bruit analogue à celui que produirait un régiment de cavalerie au galop : l'autre était tourmentée par celui d'un concert d'oiseaux de toutes sortes. Ces deux bruits différens s'accompagnaient d'une surdité double très-prononcée. Continuellement retentissans, ils offraient par intervalles des exacerbations cruelles ; ils s'accroissaient alors par degrés, et finissaient par éclater avec une force épouvantable. Il semblait

à la pauvre malade, peu à peu étourdie, que sa tête allait se fendre ; elle tombait enfin sans connaissance. Ces bruits ennemis l'avaient privée entièrement de sommeil, avaient agi d'une manière funeste sur son intelligence, ses facultés affectives, et même sur ses facultés locomotrices. La première, assiégée de la crainte continuelle d'une folie prochaine et de la mort, était incapable de se distraire de ces pensées par des lectures ou un travail quelconque ; pour les secondes, les souffrances anciennes s'étaient exaltées, les nouvelles étaient devenues plus faciles, car la force de résistance allait en diminuant ; les troisièmes, engourdies et timides, redoutaient le moindre exercice, le moindre déplacement. (J'ai observé cette paresse, que j'appellerai *active*, ce besoin impérieux de repos, sur une dame très-distinguée, à la suite de longues peines morales. Elle se sentait comme clouée à son fauteuil par une force invincible, et il lui fallait prendre beaucoup sur elle-même pour s'en arracher, quand elle n'avait souvent que quelques pas à faire dans sa chambre.) La menstruation était restée assez régulière chez madame N..., mais l'appétit était bizarre, la digestion pénible, la respiration mêlée de soupirs et de petits gémissemens, la voix plaintive et lente. Mille malaises généraux pénibles se joignaient à toutes ces souffrances, qui s'étaient accrues les unes par les autres. Cette proie de douleurs était devenue, par la nature même de sa maladie, la proie de médecins de tous genres, instruits et ignorans ; elle passait de l'un à l'autre, et quelquefois même elle cumulait. Le traitement du médecin éclairé lui devenait funeste en se mêlant à celui du charlatan. La souffrance rend plus mobile un être déjà mobile ; cette aiguille aimantée oscillait à toute action nouvelle et n'avait point de pôle. Elle avait écouté la commère la plus déhontée, autant et plus peut-être que nos praticiens les plus habiles. Son mal allait s'exaspérant. Un jour, elle accompagna par hasard chez M. *Chapelain* une dame de ses amies, madame B...., atteinte d'un anévrysme du cœur, qui avait résisté à trente-six moxas d'un médecin célèbre, et qui s'améliorait à vue d'œil sous l'influence seule du magnétisme. M. *Chapelain* ne déterminait pas chez madame B..... le sommeil magnétique complet, mais l'occlusion

des paupières seulement, et un bien-être délicieux dans lequel elle restait plongée pendant une heure et demie. Pendant que M. *Chapelain* était entièrement occupé à magnétiser madame B....., madame N..., qui était éloignée d'elle, et qui n'était là que comme spectatrice, s'endormit du sommeil magnétique. M. *Chapelain* porta alors toute son attention sur elle, et dès cette première séance il put développer chez elle le somnambulisme, et le somnambulisme le plus lucide. Elle vit en effet que son affection était purement nerveuse, et non inflammatoire comme l'avaient pensé tous les médecins qui l'avaient traitée; Selon elle, le sang ne se portait à la tête, au cerveau et à ses membranes que par suite de l'irritation nerveuse déterminée et entretenue par ses peines morales. Elle blâma et proscrivit les sangsues qu'on lui avait appliquées à la base du crâne, assurant qu'elles avaient toujours augmenté et augmenteraient toujours ses souffrances. Elle s'éleva avec force, et pour les mêmes raisons, contre les sinapismes, les vésicatoires volans qu'on lui avait appliqués aux extrémités; contre le sulfate de quinine et autres médicamens actifs administrés à l'intérieur. « Je n'ai besoin, dit-elle, pour me guérir, que du magnétisme, de quelques bains de pieds chauds, mais tout à fait simples; de quelques sangsues au haut des cuisses quand mes époques viendront mal; d'un régime très-doux : il ne me faut pas de drogues. En dormant ici tous les jours une heure, je serai bientôt guérie. Mais quand je suis éveillée, je suis si dépourvue de volonté, si facile à être influencée par tous ceux qui m'entourent, si paresseuse, que je prévois bien que je ne pourrai m'astreindre à venir ici tous les jours, et cependant le magnétisme seul peut me guérir, et si je ne guéris pas, je deviendrai folle, » ajoutait-elle en pleurant.

M. *Chapelain*, par sa volonté, chassa loin d'elle cette pensée plus facilement qu'un enfant n'éloigne de lui une bulle de savon gonflée d'air. « Surtout ne me dites pas à mon réveil, reprit-elle, que je suis somnambule; cela me ferait un mal affreux, et je ne reviendrais plus ici. Dites-moi seulement que j'ai dormi, mais sans être somnambule. » Pendant la durée de ce premier sommeil, les galops de chevaux,

les gazouillemens d'oiseaux, la surdité et toutes les autres souffrances disparurent pour faire place à un calme divin. Réveillée, les phénomènes morbides se reproduisirent, mais plus faibles qu'ils n'étaient avant le sommeil. Madame N...., surprise et charmée de ce changement, promit de revenir, et revint effectivement plusieurs jours de suite, au bout desquels la surdité et les deux bruits disparurent tout à fait pendant l'état de veille. La douleur pulsative et le froid à la tête étaient beaucoup moindres; le sommeil était revenu, elle avait repris de l'embonpoint, elle était moins triste. Cet amendement si heureux et si rapide, produit par le magnétisme seul dans l'état de cette femme, frappa les personnes qui l'entouraient : il aurait dû les porter à soutenir son espoir, à relever son courage, à gourmander sa paresse. Eh bien! non. Conseillées par cet esprit, que les chrétiens appellent diabolique, et que je ne sais vraiment comment nommer, esprit de contradiction, de stupidité et de rage, si commun à l'homme, et qui lui est si funeste en lui faisant repousser des vérités utiles à sa misère, ces personnes s'armèrent contre un moyen qu'elles ne connaissaient que par ses bienfaits, circonvinrent cette malheureuse malade sans volonté, employèrent pour la dissuader de venir chez M. *Chapelain* toutes les raisons qu'elles purent inventer; elles profitaient surtout de ces paroxysmes cruels, où la douleur la livrait sans défense à leur merci; elles amenaient près d'elle ou la forçaient à appeler des médecins instruits, mais qui, méconnaissant son mal, l'exaltaient encore par leurs médications. Percluse et folle alors de douleur, madame N..... ne se rappelait qu'à la dernière extrémité que le magnétisme lui avait fait toujours du bien et jamais de mal; elle venait chez M. *Chapelain*, ordinairement en voiture, remorquée, pour ainsi dire, par cette dame dont j'ai parlé, qui, maigre et décharnée les premiers jours de sa venue, s'était, à la lettre, gonflée d'embonpoint en peu de temps. Fière, heureuse de ce succès et pleine en outre de compassion pour son amie, dont elle connaissait la mobilité et la paresse, elle allait la trouver chez elle, la forçait en la brusquant de s'habiller et de l'accompagner chez M. *Chapelain*. Madame N..... en arrivant pouvait à peine marcher;

elle avait le corps comme plié en deux; elle était gémissante, triste, abîmée de souffrances. M. *Chapelain* la plongeait de suite dans le somnambulisme : elle racontait alors naïvement ses faiblesses, avouait le plus souvent qu'elle avait fait venir un médecin dont elle avait suivi le traitement : elle le désapprouvait et l'accusait d'avoir exaspéré son mal; alors elle pleurait. M. *Chapelain* la calmait, changeait le cours de ses idées; elle dormait du sommeil magnétique pendant une heure ou deux. A son réveil, elle avait oublié ses souffrances, retrouvé l'espoir; elle était tranquille, heureuse, forte, marchait droit, repartait à pieds, promettant de revenir, et ne revenait pas. Telle fut son histoire pendant plus de quatre mois.

Mais jamais ce contraste ne fut plus frappant qu'un jour où elle entra chez M. *Chapelain* boitant, se traînant avec peine sur deux béquilles; elle n'était pas venue se faire magnétiser depuis cinq jours; elle était horriblement changée; c'était pitié que de la voir souffrir, d'entendre ses gémissemens, ses plaintes, son désespoir. « Je ne guérirai jamais, disait-elle; je crois que je deviendrai folle. — Pourquoi, lui demandâmes-nous, n'êtes-vous pas venue, puisque vous souffriez tant, chercher dans le magnétisme le soulagement que vous y avez toujours trouvé. » Elle répondit par de fausses raisons. M. *Chapelain* l'endormit; et à peine endormie, elle nous dit les véritables. Ses souffrances s'étaient accrues par une contrainte morale vive et un accès de jalousie. « Elles étaient affreuses, je voulais venir ici, mais les personnes qui m'entourent et qui ne cessent de me parler contre le magnétisme m'en ont empêchée; je suis si faible et si malade, que l'on fait de moi ce que l'on veut. Elles m'ont amené un médecin qui m'a fait appliquer des sangsues derrière les oreilles, des sinapismes aux mollets. Les sangsues ont irrité davantage mon mal, ainsi que les sinapismes, qui se sont changés en vésicatoires; ce sont eux qui me font ainsi boiter (il fut facile, en effet, de s'assurer que la claudication devait être la suite de la douleur produite par deux surfaces larges, rouges et excoriées). M. *Chapelain*, ayez pitié de moi; je suis bien malheureuse ! » Et cette pauvre femme sanglotait. Armé d'une vo-

lonté bienveillante, M. *Chapelain* fit disparaître par un magnétisme promené sur tout le corps la douleur des jambes, les sanglots, les pensées tristes, et ramena le calme dans cet être si cruellement agité un instant avant, le rire et la joie sur cette figure empreinte naguère de souffrances aiguës. « Êtes-vous bien ? lui demanda-t-il. — Ah ! oui, monsieur ; que je vous remercie ! » Il y avait là des femmes au cœur tendre, mais à l'esprit distingué, des savans à l'intelligence sévère et habitués à discerner la vérité du mensonge ; et tous témoignaient leur étonnement et leur admiration à la vue de ces deux scènes si différentes, et qui s'étaient succédé pour ainsi dire comme l'éclair. Leurs âmes s'étaient serrées avec la douleur de cette pauvre malade, elles s'épanouirent avec son bien-être. Madame N..... dormit deux heures environ ; réveillée, elle ne souffrait plus, et emportait à son départ, les béquilles qui l'avaient portée à son arrivée. Ce récit tient du roman, ce récit n'est pourtant que la vérité ; je me trompe, il a un grand défaut, c'est d'être encore au-dessous d'elle.

M. *Chapelain* désira, dans l'intérêt de la malade, rendre témoin de son somnambulisme une des personnes qui l'entouraient; mais aucune ne voulut se présenter. Elles firent tant enfin qu'elles enlevèrent madame N..... aux soins désintéressés de ce médecin.

Comme chez toutes les somnambules, les facultés instinctives de celle-ci ne s'étaient d'abord concentrées que sur elle seule ; mais dès que son état commença à s'améliorer, elle s'occupa des personnes et des choses ambiantes. Ce fut alors qu'elle nous donna plusieurs fois la preuve de sa vue à distance, à travers des appartemens bien fermés. Elle demanda un jour à me parler pendant son sommeil : elle m'examina avec soin, reconnut mon affection chronique, m'en parla comme madame V....., et me conseilla de suivre le même traitement. Elle me fit promettre avec une sollicitude inquiète de ne magnétiser qui que ce fût avant d'être parfaitement rétabli, et m'annonça ma guérison pour le printemps de cette année (nous étions alors en mai 1831 ; sa prédiction s'est réalisée). Elle donna pour son amie madame B..... plusieurs consultations, dans lesquelles elle as-

signa parfaitement la cause et le point de départ de l'affection de cette dame, la nature de la lésion, qui était une hypertrophie du ventricule gauche du cœur, avec rétrécissement de l'orifice aortique, indiqua les moyens qu'il fallait employer, annonça qu'elle éprouverait du bien du magnétisme, qu'elle pourrait arriver avec le temps au sommeil magnétique, jamais au somnambulisme; que sa santé s'amenderait de beaucoup, mais ne pourrait jamais se rétablir complètement. Je l'ai vue assigner à la surdité de mademoiselle Clarice Lef... la même cause que cette somnambule, prescrire contre sa surdité les mêmes moyens que cette jeune fille, quelquefois d'autres que mademoiselle Clarice Lef... repoussait d'abord, mais qu'elle finissait par adopter. (Voir cette observation.)

Je ne doute pas que le compérage ne paraisse on ne peut plus manifeste dans ces cas à beaucoup de ceux qui liront ces faits. Pour tous ceux qui les ont vus, le soupçon même ne s'en est pas élevé; tant il est qu'il y a dans les faits un je ne sais quel parfum de vérité et de moralité qui ne trompe jamais leur observateur intelligent, mais de bonne foi, et que ne peut faire vivre sur le papier pour le lecteur leur historien le plus consciencieux et le plus véridique. Chez cette somnambule, M. *Chapelain* produisait avec la plus grande facilité la transmutation des liquides; c'est ainsi qu'il changeait pour elle mentalement l'eau en bavaroises au lait ou au chocolat, etc.

Réflexions. Parmi les faits remarquables de cette observation, le plus remarquable sans doute est le contraste qui existait entre la vie magnétique de madame N..... et sa vie ordinaire. Ce contraste, étonnant chez tous les somnambules, l'était plus encore chez elle que chez tout autre. A l'état de veille, c'était une pauvre femme, détraquée et dégradée par la maladie, n'ayant de volonté que celle des autres, gémissante, sans courage; écoutant avec avidité les ordonnances d'un chacun, qu'elle croyait et, qui pis est, exécutait; redoutant d'être éclairée sur son état, craignant de laisser échapper le moindre de ses secrets. Somnambule, c'était un être supérieur, calme et fort,

sûr de sa puissance, se confessant tout entier, se jugeant lui-même avec sévérité et justice, et que son propre jugement n'épouvantait pas : alors son génie pouvait juger aussi et conseiller infailliblement les autres : il pouvait surtout apprécier à leur juste valeur le diagnostic et la thérapeutique des médecins, dont il était la victime pendant l'état de veille. Mieux qu'eux il savait pénétrer la nature de la maladie, et trouver son traitement : car lorsque éveillée elle pouvait s'obéir à elle-même, elle guérissait par son art, tandis qu'elle se martyrisait davantage par le leur. Éveillée, elle était abîmée de souffrances, toujours présentes; somnambule, elle dormait d'un sommeil délicieux où l'on oublie tout, et où l'on n'a conscience que de son bonheur.

Témoin de tant de misères et d'infirmités d'une part, de l'autre de tant de joies et d'élévation, un prêtre chrétien puiserait dans cette observation un beau sermon sur le néant des grandeurs humaines ! Médecin, j'ai raconté ce fait pour plus d'une raison, mais surtout pour montrer aux médecins qu'il existe chez quelques malades, que la douleur semble avoir rendus des êtres inférieurs tant elle les a faits misérables, une faculté admirable de conservation, qui, mise en jeu par nous, peut, plus savante, et *mieux savante* que notre science, sauver des victimes, souvent condamnées !

La recommandation expresse que madame N..... avait faite à M. *Chapelain,* dans son premier sommeil, de ne lui apprendre jamais quand elle serait éveillée qu'elle était somnambule, explique pourquoi ce médecin n'a pas cherché à développer ou à continuer sur elle à l'état de veille des phénomènes de son somnambulisme. On n'a pu lui inculquer ainsi cette foi en elle-même, qui l'eût peut-être sauvée d'elle-même et de tous ceux dont elle était malheureusement entourée. Son exemple fait concevoir l'importance de cette foi pour le magnétisé, et celle des expériences propres à la faire naître en lui.

CINQUIÈME FAIT.

Somnambule se guérissant elle-même ; accouchant sans douleur ; opérée d'une tumeur, sans douleur ; guérissant sa fille, etc., et restant incrédule, malgré tous ces faits.

Madame H..... D.... est une femme de vingt-neuf ans, d'une figure agréable, grande, maigre, brune, très-nerveuse, véritable petite maîtresse, et une de ces femmes du monde pour qui la moindre douleur physique est redoutable à l'égal du supplice le plus cruel. Dans l'état de veille ordinaire, c'est un sujet on ne peut plus médiocre et mobile, ayant de la grâce et ce babil qu'on est convenu d'appeler esprit dans la société, mais dans le fond incapable de rien de soutenu et d'élevé. Elle fut atteinte, il y a plusieurs années, d'une bronchite chronique fort grave, simulant la phthisie pulmonaire, et à laquelle des médecins habiles opposèrent un traitement rationnel des mieux entendus. Néanmoins l'état de cette dame alla en empirant, les hommes de l'art finirent par en désespérer. M. *Chapelain*, qui fut alors appelé en désespoir de cause près de la malade, la magnétisa et obtint chez elle un somnambulisme lucide, dans lequel madame H..... D.... sentit parfaitement son mal et se prescrivit un traitement, qui, suivi, amena une guérison complète. Guérie, elle ne put croire qu'elle dût sa guérison à elle-même et resta incrédule aux phénomènes dont elle avait été le sujet.

Plus tard, devenue enceinte, elle reçut des soins de M. *Chapelain*. Appelé près d'elle au commencement du travail, ce médecin la mit en somnambulisme, et suspendit chez elle les douleurs de la parturition qui s'étaient déjà déclarées avant le sommeil. Elle n'en sentit aucune pendant toute la durée du travail. Les contractions utérines eurent lieu comme dans l'état ordinaire ; mais quand madame H..... D.... sentit que le fœtus allait être expulsé, elle pria M. *Chapelain* de l'éveiller, et de lui laisser éprouver la dernière douleur, parce que, lui dit-

elle, « j'en aimerai mieux mon enfant. Je veux me rappeler qu'il m'a fait souffrir. » M. *Chapelain* se rendit à ses désirs, et l'accouchement se termina quelques minutes après son réveil. Ces deux faits m'ont été rapportés par M. *Chapelain*. J'ai vu de mes propres yeux ceux qui suivent, et qui rentrent dans les deux premiers.

Quand je me trouvai pour la première fois avec madame H..... D...., elle offrait sur la partie latérale droite du cou une tumeur allongée, étroite (longueur deux pouces, largeur un demi-pouce), assez saillante, d'un rouge vif, très-douloureuse, formée par la peau et le tissu cellulaire sous-cutané induré. La peau était décollée presque partout, et ouverte en quelques points; il s'était formé de petits trajets fistuleux, dont les orifices laissaient suinter un ichor fétide et âcre. Cette tumeur, par sa saillie rouge sur le cou, était un ornement peu flatteur à l'œil d'une petite maîtresse; aussi madame H..... D.... désirait-elle vivement s'en voir délivrée; mais la crainte de la douleur qui naîtrait de l'opération balançait ce désir, et l'emportait sur lui. M. *Chapelain* lui proposa de lui enlever la tumeur pendant qu'elle serait en somnambulisme; elle n'y consentit qu'après des prières et des raisonnemens inouïs. Assiégée de la pensée qu'elle souffrirait, même en somnambulisme, de l'opération qu'on allait faire, elle opposa à l'action magnétique de M. *Chapelain* toute la résistance que sa volonté put puiser dans l'énergie de ses facultés cérébrales. Ce médecin eut de la peine à la plonger dans un somnambulisme parfait qui le rendît maître de paralyser chez elle la sensibilité. Elle offrit d'abord, en effet, un somnambulisme incomplet, où la crainte perçait encore à travers un reste de résistance, qui succomba enfin.

Lorsqu'elle eut été amenée au degré désiré, la métamorphose chez elle fut totale. De récalcitrante qu'elle était un instant avant, elle devint de suite victime soumise et dévouée. Le contraste frappant dans l'état de cet être au moment de sa lutte, et pendant son obéissance, eût suffi pour convaincre un esprit sévère, mais impartial, qu'il n'y avait là ni compérage, ni effet produit par l'imagination. La résistance de madame H.... D.... avait été celle de l'effroi; vaincue, son

obéissance fut, non pas une résignation, mais un élan. Elle enleva d'elle-même le fichu qu'un instant avant elle pressait avec terreur contre son cou, comme pour le sauver du scalpel, pencha la tête à gauche et tendit la partie malade à l'instrument, au-devant duquel elle alla. L'opération fut faite exprès avec lenteur et à petits coups. Elle consista à diviser les trajets fistuleux avec un bistouri conduit sur une sonde cannelée, à ébarber la peau décollée sur les côtés de la tumeur, et à emporter celle-ci. On rapprocha un peu les bords de la plaie résultant de l'opération avec deux petites bandelettes agglutinatives, on appliqua sur elle un petit plumasseau sec, quelques compresses et un bandage médiocrement serré autour du cou. Pendant sa durée et celle du pansement qui la suivit, la malade ne témoigna non-seulement pas de douleur, mais même pas la plus légère sensibilité. M. *Chapelain* voulut qu'à son réveil l'insensibilité persistât; elle persista en effet. La malade causait, riait avec nous, et refusait de croire que l'opération eût été faite. Elle nous avoua alors qu'elle avait résisté autant qu'elle avait pu à l'action magnétique, et qu'elle était venue chez M. *Chapelain* dans la ferme intention de ne pas se laisser opérer. Trois jours après, l'appareil fut levé, la malade étant en somnambulisme; la plaie fut cautérisée avec la pierre infernale et pansée; aucune douleur, pas la plus petite preuve de sensibilité. Les jours suivans, les mêmes soins furent répétés avec les mêmes résultats; il n'était pas même nécessaire d'endormir la malade; elle restait éveillée : M. *Chapelain* se contentant de paralyser la sensibilité autour de la plaie et sur elle. Un jour madame H.... D..... prétendit qu'elle ne souffrait pas parce qu'elle ne devait pas souffrir; M. *Chapelain* fit cesser la paralysie de la sensibilité; à l'instant, madame H..... D..... poussa des cris de douleur, et, repentante, demanda bien vite qu'on suspendît de nouveau la sensibilité chez elle. La guérison eut lieu facilement, et ne fut pas suivie de difformité. L'incrédulité de madame H.... D..... résista à ces nouvelles épreuves.

Un mois après, la petite fille de cette dame, âgée de dix-huit mois, tomba malade. L'affection était d'abord une bronchite très-légère.

M. *Chapelain*, qui vit l'enfant par hasard, prescrivit une infusion émolliente, moins de nourriture, et recommanda expressément à la mère de l'envoyer chercher, pour peu que l'état de l'enfant s'aggravât. (En partant pour l'Angleterre, le mari de madame H.... D...., qui avait été convaincu par les faits précédens de la puissance du magnétisme, avait fait jurer à sa femme de n'appeler d'autre médecin que M. *Chapelain*, si leur fille ou elle tombait malade.) L'enfant alla plus mal. Madame H.... D.... ne prévint pas M. *Chapelain*, et vit à sa place un médecin distingué, qui donna à sa petite fille des soins assidus et pleins de bienveillance. Son état devenant de plus en plus grave, ce médecin demanda et obtint une consultation avec M. *Jadelot*. Ils jugèrent tous deux sa position désespérée. Ce fut alors seulement que madame H.... D.... écrivit à M. *Chapelain* la lettre suivante que je cite parce qu'elle sert à peindre et la personne et la situation.

« Mon cher docteur,

« Après votre visite de mardi soir 30 novembre, pour ma petite, je restai tranquille et ne m'inquiétai pas. Le danger augmenta sans que je m'en doutasse; une dame de mes amies, voyant l'état de l'enfant, m'amena son médecin. Par tous les remèdes qu'on appliqua à l'enfant, je compris que j'étais sur le point de la perdre; je me livrai au plus affreux désespoir. Depuis quatre jours, je suis comme une folle; enfin aujourd'hui seulement j'ai la force de vous écrire et d'appeler votre amitié à mon secours. Je n'ai qu'à me louer des soins de M.....; il a donné à mon enfant plus que des soins de médecin; il a passé une partie des jours et des nuits. Vous concevez qu'une conduite semblable a droit à ma reconnaissance; il ne croirait pas que c'est l'amitié qui me fait réclamer votre présence; ainsi, mon cher docteur, venez me voir. Votre présence me fera du bien et peut-être me portera bonheur. »

H.... D....

Lundi, midi, 6 décembre 1830.

J'étais chez M. *Chapelain* lorsqu'il reçut cette lettre. Retenu par beaucoup de malades, il me pria d'aller voir madame H...D... et son enfant. Il me donna, pour endormir la mère, un anneau qu'il magnétisa fortement dans cette intention. Je trouvai madame H... D... réduite au désespoir et pétrifiée de la présence inattendue de son mari, qui arrivait à l'instant même de son voyage en Angleterre. Il avait appris d'elle tout ce qui s'était passé, et sa colère était aussi légitime et aussi grande que sa douleur. Je jetai un coup-d'œil rapide sur l'enfant, qui me parut fort mal, et j'essayai de suite, après avoir calmé les deux époux, d'endormir madame H... D... en appliquant sur son front la bague magnétisée. Elle s'endormit, mais avec peine; entra en somnambulisme, mais lentement; s'approcha de sa fille, concentra son attention sur elle un instant, et me dit : « Je ne puis la voir en ce moment; je suis trop émue encore de la scène qui vient d'avoir lieu; faites-moi le plaisir de repasser plus tard. » Je la réveillai, en retirant la bague du front; je sortis, et revins une heure après. Je trouvai madame H.... D... avec une de ses amies seulement; elle pleurait, la tête appuyée sur les mains de son enfant. La bague fut appliquée sur le milieu du front; le sommeil magnétique vint plus rapidement et le somnambulisme aussi. Madame H... D... prit les mains de sa fille pendant cinq minutes, puis lui toucha la tête, et me dit : « Je la vois mal, et comme dans un nuage; cette bague n'est pas suffisante, aidez à son action. » Tenant la main gauche appuyée sur la bague, j'embrassai alors largement de la droite le sommet de la tête de la somnambule; je concentrai avec calme, mais avec force, toute ma volonté sur ce point pendant une minute; je conduisis ensuite à distance, le long des extrémités supérieures et au-devant du corps jusqu'aux pieds, la même main, dont les doigts étaient écartés et la paume dirigée du côté de la femme. Ma pitié était grande pour cette mère au lit de son enfant mourant! aussi mon action magnétique fut-elle puissante et prompte à élever son somnambulisme au point le plus parfait. « La voyez-vous bien maintenant? lui demandai-je. — Oui, très-bien! » Alors s'offrit pour moi et l'amie,

présente à ce spectacle, une scène touchante, à la vérité de laquelle on croit quand on l'a vue, parce qu'elle ne pouvait être feinte, mais qu'il est impossible de rendre. La mère était debout, le corps immobile, les paupières complètement fermées, les membres supérieurs étendus vers sa fille, tous les traits de sa figure et de sa tête plongés dans une concentration profonde, sa tête étant un peu abaissée sur sa poitrine; dans toute son attitude, il y avait je ne sais quel élan réfléchi vers sa fille : celle-ci était sortie de son accablement; ses gémissemens avaient cessé, sa figure s'était colorée, et avait pris plus de calme; ses yeux fixes et largement ouverts s'étaient attachés à sa mère, tout son petit être semblait comme porté vers le sien; on eût dit que leurs deux vies étaient confondues l'une dans l'autre!... Ce double phénomène dura tout le temps de la consultation. Je l'écrivis sous la dictée de la somnambule, la voici :

« La peau des tuyaux et des poches par lesquels elle respire et mange est très-rouge et couverte de matières gluantes, épaisses, qu'il faut faire couler; il faut en même temps éteindre cette rougeur; le cerveau est sain et blanc, mais très-pâle et très-irritable, à cause de la maladie de la poitrine et du ventre, et surtout à cause des remèdes qu'on a employés, comme le vésicatoire et les sinapismes. Il faut donner à l'enfant un lavement fait avec de l'eau de son, qu'on fera bouillir peu de temps, et une infusion de fleurs de mauve : que l'eau du lavement ne soit pas trop gluante pour qu'elle fasse mieux couler les glaires et qu'elle ne charge pas les entrailles; après le lavement, il faut la mettre dans un bain d'eau de son tiède, après l'avoir d'abord enveloppée de flanelle qui n'ait point encore reçu l'eau de savon : il faut éviter qu'elle ne porte contre une partie froide de la baignoire; une fois dans le bain, on lui mettra sur la tête des compresses trempées dans de l'eau vinaigrée froide. Après le bain, on lui enveloppera les pieds avec des cataplasmes faits avec de la farine de graine de lin et de l'eau de guimauve; on lui enveloppera aussi les genoux spécialement et toutes les jointures avec des flanelles trempées dans de l'eau d'herbes émollientes, un peu plus que tiède; on appliquera

sur le ventre et le bas de la poitrine des flanelles, qui n'aient point encore été savonnées, trempées dans une décoction d'orge perlé et mondé, à laquelle on ajoutera une idée de vinaigre ; on lui donnera à boire de l'eau de chiendent légère, magnétisée et sucrée avec très-peu de sirop. Le loock (ordonné par le médecin) est trop lourd ; il faut le supprimer ; il s'ajoute aux glaires qui sont déjà dans l'estomac et les boyaux, et endort l'enfant ; il faut panser le vésicatoire qui est sur la poitrine avec du cérat seulement, il a fait beaucoup de mal à mon enfant, et il l'irrite beaucoup ; on plongera ses mains dans de l'eau tiède ; plus de glace sur la tête, mais des compresses d'eau vinaigrée ; il faut la magnétiser à grands courans, et avec le ferme désir de lui faire du bien. »

Lundi, six heures du soir, 6 décembre 1830.

La consultation finie, je la relus à madame H... D... ; elle me dit : « Je ne vois rien de plus à faire pour le moment ; mon enfant est très-mal ; je ne sais pas encore si elle pourra guérir. On doit employer ce que j'ai dit, et non pas ce que les médecins ont conseillé, car ils lui ont fait beaucoup de mal, et ils me la tueraient ; ils croient que la maladie est dans la tête surtout, mais elle est dans le ventre et la poitrine : la tête n'est prise qu'à la suite. Ayez pitié de moi à mon réveil ; forcez-moi de faire ce que j'ai trouvé pour mon enfant ; surveillez-moi, car je ne le ferais pas ; réveillez-moi. » Réveillée, elle ne conserva aucun souvenir de ce qui s'était passé ; je lui lus sa consultation ; elle refusa de croire qu'elle eût été dictée par elle. J'appelai en témoignage son amie qui avait assisté toute ébahie à la scène, et qui lui attesta le même fait. Vains efforts ! après bien des discours, croyant enfin avoir obtenu d'elle qu'elle exécuterait la consultation, quel qu'en fût l'auteur, je la quittai. M. *Chapelain* arriva une heure après mon départ ; il trouva madame H... D... en train de suivre non pas son ordonnance à elle, mais celle des médecins. Il l'endormit de nouveau ; somnambule, elle lui répéta ce qu'elle m'avait dit, et le supplia de rester pour la forcer à faire, quand elle serait réveillée, ce qu'elle avait

prescrit pendant son sommeil. Rendue à l'état de veille, elle ne s'y décida enfin qu'en voyant M. *Chapelain* se mettre le premier à l'œuvre. Tous les moyens indiqués par elle furent employés à la lettre, et on négligea dès-lors ceux des autres médecins. Le lendemain matin (mardi 7), madame H... D... fut endormie par M. *Chapelain*, et mise en rapport avec sa fille; elle donna la consultation suivante :

« Il y a moins de fièvre qu'hier soir, l'irritation de la poitrine et du ventre n'a pas disparu; elle est moindre; la couche de glaires est moins épaisse; le cerveau est aussi un peu moins irritable qu'hier. — *D.* L'enfant est-il hors de danger? — *R.* Oui; elle marche vers le mieux, Il faut que je ne reçoive personne; l'odeur des pieds est funeste à ma fille. (Dans son état de veille, la chambre où était couchée son enfant était encombrée de commères dont elle aimait à s'entourer.) La peau est moins sèche; l'enfant a plus de force; il faut que je la magnétise moi-même deux fois par jour. Continuons les mêmes remèdes qu'hier. »

Mardi soir, nouvelle consultation donnée de la même manière. « Pas de bain ce soir; continuer les cataplasmes sur les jointures. L'enfant dormira cette nuit et moi aussi; il faut qu'elle soit un peu levée. » Elle la prend dans ses bras, lui donne à téter et la magnétise en même temps. « Il faut frotter ce soir les pieds de l'enfant avec de la graisse de bouillon froid; frotter l'épine du dos avec du beurre de cacao. Changeons la tisane en une infusion légère de violettes; il n'y a plus sur la poitrine qu'un peu d'irritation; il n'y a plus de blanc (mucus) dans ses *tuyaux*. »

Mercredi 8, *une heure après midi, nouvelle consultation.* La mère et l'enfant ont bien passé la nuit. Dès que la mère est endormie, elle s'occupe de la petite sans la toucher, et dit qu'elle la voit bien. « L'irritation est à peu près la même dans l'estomac; mais la poitrine est dégagée, ou n'a plus que très-peu de chose. Mon lait est échauffé et aigre; il faut que je boive toutes les demi-heures un demi-verre d'eau

magnétisée par M. *Chapelain;* alors je pourrai continuer de donner à téter. Ce soir à huit heures, on lui fera prendre un bain dans lequel elle restera vingt minutes; à trois heures on lui donnera un lavement fait avec moitié lait, moitié eau et un peu de beurre très-frais; il faut continuer les cataplasmes sur la poitrine et aux genoux seulement; il faut continuer de lui graisser les pieds avec de la graisse de bouillon froid; cette graisse calme l'irritation causée par les applications échauffantes qu'on a faites; continuer les frictions de beurre de cacao sur l'épine du dos, pour rafraîchir le feu qu'il y a dans les reins et les entrailles; continuer de la magnétiser chaque fois qu'elle paraîtra agitée. Elle est tout à fait hors de danger; d'ici à deux jours, toute irritation aura disparu entièrement; voilà tout pour jusqu'à demain. Il n'est pas nécessaire, M. *Chapelain,* que vous veniez ce soir, comme vous en aviez l'intention. » Elle se fait magnétiser par M. *Chapelain* deux carafes d'eau, avec l'intention de la calmer et de rafraîchir son lait; elle lui recommande de fixer ses regards sur l'eau en la magnétisant; elle l'avertit quand elle est suffisamment magnétisée.

Jeudi 9, *une heure après midi, nouvelle consultation.* « Il n'y a plus rien à la tête; elle est tout à fait bien; il n'y a plus d'irritation à la poitrine qu'un peu au côté droit, dans une petite place, où je vois un peu de rougeur. Pas de bain aujourd'hui; elle prendra demain le dernier. Il faut revenir aux lavemens adoucissans; le reste de la semaine, on appliquera des cataplasmes sur les jointures; mais avant de les appliquer, on y fera de petites frictions sèches; continuer les frictions de beurre de cacao sur l'épine du dos. Je n'ai plus besoin d'être magnétisée pour mon enfant, cela me fatigue le cerveau; elle n'a plus besoin de moi, elle est guérie. Continuer alternativement l'infusion de violettes et la tisane de chiendent. — *D.* Pourquoi votre enfant crie-t-elle? — *R.* Elle s'ennuie. »

A dater de ce jour, madame H... D... cessa d'être mise en somnambulisme; le traitement prescrit par elle fut seul suivi et suivi entiè-

rement. Son enfant guérit, mais elle ne voulut jamais croire que cette guérison fût due à elle-même.

Je laisse à des médecins, j'entends des médecins instruits, à qui la bonne thérapeutique des maladies des enfans est familière, le soin d'apprécier dans ses détails et son ensemble tout ce qu'a de profondément ingénieux et d'opportun le traitement révélé par son instinct à cette mère somnambule; ils avoueront, je pense, qu'il contient de ces inspirations secrètes que l'intelligence la plus heureuse, éclairée par une longue expérience, n'aurait pu jamais saisir.

J'ai rencontré, depuis cette époque, plusieurs fois madame H... D... chez M. *Chapelain*. Quand, en lui rappelant tous les faits que je viens de raconter, je lui faisais quelques reproches sur son incrédulité opiniâtre : « Je ne puis pas nier ces faits, me répondait-elle; mais je ne puis pas y croire; que voulez-vous? ce n'est pas de ma faute. » Et si d'autres que moi vous demandaient s'ils sont vrais, que diriez-vous? « Que je n'en sais rien, mais que je n'y crois pas. » M. *Chapelain* et moi cherchions-nous alors à la convaincre par des raisonnemens basés sur les faits passés, c'était peine perdue. Nous avions recours à des faits nouveaux. Ainsi, par exemple, M. *Chapelain* la laissait éveillée et maîtresse de toutes ses autres facultés; il se contentait d'abolir par sa volonté la sensibilité seulement chez elle; il lui traversait alors les mains avec de longues aiguilles, la pinçait, lui introduisait dans la gorge, dans le nez des plumes garnies de leurs barbes, lui en passait sur le globe de l'œil, les paupières, et cela sans provoquer la plus petite douleur.

Croyez-vous, lui demandions-nous, que cela doive se passer ainsi dans l'état naturel? « Oui, disait-elle en riant. » M. *Chapelain* rappelait alors par sa volonté la sensibilité dans toutes les parties touchées : « mais finissez donc, criait Madame H... D..., vous me faites mal. — Comment, on ne vous touche pas; il y a donc une différence? — Oui. »

Nous passions un autre jour à un autre ordre de faits. M. *Chapelain*, la laissant toujours éveillée et maîtresse d'elle-même, lui présentait

un verre d'eau bien claire et limpide. « Qu'est-ce que cela? lui demandait-il. — La question est bonne ; c'est de l'eau. » M. *Chapelain* reprenait le verre, ou même, le lui laissant dans les mains, magnétisait l'eau avec l'intention tacite, connue de lui et de moi seuls, qu'elle crût y voir du vin de Champagne, qu'elle aimait beaucoup. « Buvez, lui disait-il. » — « Comme votre vin de Champagne est bon, docteur, » disait-elle après avoir avalé le verre tout entier, et elle le tendait pour en demander encore. Bientôt les phénomènes de l'ivresse se déclaraient, et allaient au point de lui faire babiller ses secrets. Elle demandait alors merci. M. *Chapelain*, par sa volonté, dissipait l'ébriété et la rendait à elle-même. Pour qu'elle pût mieux apprécier les phénomènes produits chez elle, M. *Chapelain* n'opérait quelquefois que graduellement la transmutation des liquides. « Eh bien ! croyez-vous? lui demandions-nous. — « Oui, pour l'instant, pour aujourd'hui; mais demain, je ne vous en réponds pas. » Nous passions souvent à un troisième ordre de faits. M. *Chapelain* lui disait d'aller toucher une feuille d'un oranger magnétisé par lui ; à peine l'avait-elle saisie, que le sommeil s'emparait d'elle par degrés, et de manière à ce qu'elle en eût conscience ; il devenait enfin complet, et elle entrait en somnambulisme.

Elle tâchait toujours de lutter, par sa volonté, contre ces phénomènes qui se développaient sur elle malgré elle : il faut tout dire, elle essayait moins de résister aux effets magnétiques de l'oranger, parce qu'elle se plaisait à ceux qu'il faisait naître en elle. « Quand on s'approche de lui, disait-elle, le cœur vous bat de plaisir comme lorsque l'on va à un rendez-vous. » Les gens du monde et beaucoup de prétendus savans, après vous avoir souvent forcé, malgré vous, à leur raconter quelques faits extraordinaires de somnambulisme, vont consulter sur leur fidélité les sujets mêmes qui en ont été le théâtre, et en reçoivent presque toujours des réponses négatives. « Comment voulez-vous que je vous croie, vous disent-ils alors, quand ceux chez qui vous prétendez avoir produit ces effets n'en conviennent pas ? » Ces personnes trouveront dans les faits que je viens de citer la réponse à leurs doutes et à leurs reproches. Madame H... D.... nous

a offert le plus souvent, pendant son somnambulisme, un phénomène, qu'on rencontre du reste chez quelques sujets, mais rarement ; je veux parler de la *paralysie de la langue*. Elle entendait bien ce qu'on lui demandait : on voyait même qu'elle faisait des efforts inouïs pour articuler une réponse, mais c'était en vain. Par la volonté et quelques attouchemens dirigés de dedans en dehors sous la mâchoire inférieure, on pouvait dissiper peu à peu et détruire enfin tout à fait cette *paralysie spontanée :* on obtenait d'elle d'abord une prononciation un peu enrouée, qui se débrouillait par degrés, et devenait enfin nette et distincte. Il était facile aussi de provoquer, par la volonté, cette paralysie, et de s'en servir comme d'une expérience confirmative de l'influence qu'on pouvait exercer sur cette femme malgré elle-même. Rien aussi n'était plus aisé que de déterminer chez elle pendant son somnambulisme, et même à l'état de veille, des phénomènes cataleptiques : ainsi on pouvait lui faire tenir immobile, élevé et tendu un de ses membres supérieurs pendant une demi-heure, trois quarts d'heure de suite, et même davantage.

Réflexions. Cette observation, où se pressent tant de phénomènes si curieux du somnambulisme, pourrait, avec les réflexions sans nombre qu'elle comporte, fournir à elle seule la matière d'une thèse. Mais au milieu de toutes celles qui en ressortent nécessairement, et que j'abandonne à la sagacité de mes juges, je me contenterai de choisir celles qu'inspire l'incrédulité invincible de cette femme. Les personnes qui dorment seulement du sommeil magnétique simple, et celles, moins nombreuses, qui sont susceptibles du somnambulisme le plus lucide, ne conservent ordinairement, *par elles-mêmes*, à leur réveil ou au sortir de ces deux états, aucun souvenir de ce qu'elles ont été, de ce qu'elles ont dit et fait pendant leur durée ; mais, comme on en trouve des exemples dans les faits que j'ai cités, *par la volonté expresse de leur magnétiseur*, elles peuvent, bien que rendues à l'état de veille, continuer à avoir conscience de quelques-uns des actes, des pensées ou des paroles de leur vie magnétique.

Les deux vies étant alors en quelque sorte liées l'une à l'autre, la foi en la dernière est facile à ces personnes, pour peu qu'elles soient assez bien organisées ; elle s'établit en elles d'une manière solide, moitié par instinct et par intuition, moitié par raisonnement. Chez les intelligences bien faites et capables, cette foi peut s'engendrer d'une manière rationnelle seulement : il suffit, en effet, de leur prouver, à l'état de veille, qu'elles seules ont pu dire ou faire telle et telle chose pendant le sommeil lucide ; elles examinent et croient. Mais pour certains êtres, comme madame H.... D...., il est impossible de faire naître cette foi, ou de la faire durer, si elle paraît un instant ; en vain par toutes les preuves accumulées les réduisez-vous à avouer que tels faits ont été nécessairement produits sur eux et par eux ; en vain, comme chez elle, déterminez-vous chez eux, éveillés, une série de phénomènes somnambuliques qu'ils peuvent observer, juger et sentir : vains efforts ! ils croiront, comme elle, pendant une heure, un instant ! Mais cette foi fugitive cède au moindre souffle ; il n'y a point de lien possible entre leur vie magnétique et leur vie ordinaire ; elles sont mortes l'une à l'autre. Somnambules, ils croient ; éveillés, ils nient ; quelques-uns font plus, ils ridiculisent des faits dont ils ont été passibles, et qui leur ont sauvé la vie.

L'étude de cette classe d'êtres, 1°. est éminemment propre à prouver que ni le somnambulisme ni le sommeil magnétique ne sont les produits de l'imagination ou de la foi ; 2°. elle peut nous rendre compte de faits que nous voyons tous les jours, et que nous avons surtout observés à propos du magnétisme et du somnambulisme. Combien n'ai-je pas vu, en effet, d'hommes du monde et de médecins, railleurs impitoyables des phénomènes magnétiques avant de les avoir examinés ! Ils tombaient malades ; et, après avoir épuisé tous les moyens habituels de l'art conseillés par les praticiens ou les confrères les plus distingués, ils avaient à la dernière extrémité recours au magnétisme. Un magnétiseur peu rancuneux menait à leur lit de mort une bonne somnambule qui relevait les erreurs des

médecins, des confrères, les leurs propres. Sa consultation, étonnante par sa simplicité et sa vérité, arrachait aux malades des larmes d'espérance et d'admiration ; ils la suivaient. Le médecin qui avait amené la somnambule les magnétisait, et leur donnait de sa vie. Pendant le traitement, leur enthousiasme n'éclatait jamais assez à leur gré en faveur du magnétisme; ils maudissaient leur incrédulité passée, entretenaient de leur foi nouvelle tous ceux qui venaient les visiter : eh bien, rendus à la santé ils traitaient de chimères tous ces faits, prenaient en pitié ce qu'ils appelaient *leurs momens d'erreur;* quelques-uns semblaient même tout oublier, et déversaient le ridicule sur ceux qui les avaient guéris.

Combien n'ai-je pas vu de personnes, même de l'art, assistant à des expériences magnétiques, après avoir torturé de la manière la plus cruelle de pauvres somnambules sur lesquelles ils avaient pu exercer impunément des traitemens qui auraient effarouché la pudeur d'un officier de hussards, être forcés de reconnaître la vérité de certains faits, y croire malgré eux dans le moment, et quelques jours plus tard oublier complètement ce qu'ils avaient cru, poursuivre de leurs railleries ou protéger de leur pitié ceux qui les avaient admis à de pareilles expériences !

J'ai vu des magnétiseurs qui, après avoir guéri par le magnétisme des maladies rebelles à d'autres traitemens, après avoir produit souvent les faits les plus curieux du somnambulisme, et constaté leur vérité, être peu à peu entamés par le doute, et finir par se taire, quand ils ne brisaient pas le dieu qu'ils avaient encensé !

Et pour sortir des faits relatifs au magnétisme, combien n'en avons-nous pas vus dans ces temps, si fertiles d'ailleurs en miracles de tous genres; combien n'en avons-nous pas vus, dis-je, d'hommes politiques, qui semblaient avoir pris racine dans de certaines idées opiniâtres, être forcés, émus qu'ils étaient par le spectacle imposant d'événemens nouveaux, de quitter ces idées, d'en revêtir de jeunes, auxquelles ils crurent un instant; et quelques jours plus tard, le lendemain peut-être, retomber dans leur ancienne assiette, quand l'exci-

tant momentané qui les avait jetés hors, venait à manquer sous eux. Et j'entends bien dire que tous ces hommes étaient de bonne foi dans leur croyance, leur doute, leur négation alternatifs! Car j'écarte de la question ceux qui, dirigés dans leur mobilité volontaire par un intérêt sordide, soutiennent aujourd'hui ce qu'ils ont nié hier, et nient aujourd'hui ce qu'ils défendaient naguère. Cette race jésuitique, qui a conscience de sa versatilité de rapport, n'est qu'infâme. L'étude de ceux dont j'ai parlé d'abord est, au contraire, propre à faire naître plus d'une considération; la seule à laquelle je m'arrêterai, est la suivante : on ne doit pas consulter indistinctement tous les somnambules sur la vérité des phénomènes magnétiques dont ils peuvent avoir été le sujet. Avant de croire à l'opinion de certains hommes, même les plus célèbres, sur la valeur de ces faits, ou d'autres tout à fait étrangers, qu'ils jugent, disent-ils, après examen, il faut avant tout descendre dans la nature de ces hommes, et bien la connaître; car là où le fait est vrai, l'homme peut être faux sans le savoir lui-même, et avoir défailli quand le fait était bien vivant. Combien, en effet, la défaillance d'hommes renommés n'a-t-elle pas tué, pour un temps s'entend, de vérités qu'ils n'avaient pu comprendre !!!

Après ces quatre observations importantes, je pourrais en citer encore beaucoup d'autres non moins majeures; mais je m'arrête, car une thèse a ses limites. J'aurais pu soumettre les particularités de chacun de ces grands faits à plus de réflexions, et même à quelques discussions; mais ces dernières aigrissent souvent plus qu'elles n'éclairent; aussi les ai-je évitées avec soin; j'ai même tâché que mes réflexions fussent autant que possible des éclaircissemens : j'ai préféré donner à ces faits tous leurs détails, et les laisser parler et se défendre eux-mêmes. D'ailleurs, les discussions auxquelles j'aurais pu me livrer, sont toutes abordées et parfaitement résolues par M. *Rostan*. Outre que je me serais exposé à répéter plus faiblement ce qu'il a si bien établi, je n'aime pas les redites dont on encombre les sciences. Aussi je prends la liberté de renvoyer à son excellent article

tous ceux qui veulent bien examiner la question du magnétisme animal avant de la juger.

De tout ce que j'ai raconté, je tirerai les conclusions suivantes :

1°. Quelque extraordinaires que paraissent les faits magnétiques (et un fait, quel qu'il soit, en général), l'homme dont le cœur est probe, et l'esprit droit et juste, ne peut ni les rejeter, ni les adopter d'avance; mais il doit en douter, et désirer de les vérifier, s'il les juge importans pour l'humanité. Croire d'avance à un fait extraordinaire est d'un enthousiaste imbécille; le nier sans examen est toujours d'un esprit mal fait, et souvent d'une âme sans conscience. On peut vérifier les faits magnétiques comme tous les autres, soit en les observant produits par soi-même, soit en les observant déterminés par un autre.

2°. Pour déterminer soi-même ces phénomènes, il n'est pas *nécessaire d'y croire*, d'avoir ce qu'on nomme la *foi;* il suffit de *vouloir* (condition, du reste, indispensable pour la manifestation d'un effet quel qu'il soit); mais pour faire naître ceux-ci, il faut une volonté énergique et durable. La volonté seule, ainsi caractérisée, suffit, mais elle détermine des crises graves et pénibles; forte, mais, de plus, bienveillante, ses effets sont plus salutaires et plus faciles; ils le deviennent davantage encore, s'il se joint à la volonté d'autres facultés. Le magnétiseur le plus puissant sera celui dont une volonté calme, faculté principale, prend son appui dans une grande fermeté, une conscience pure, un respect religieux de la nature de l'homme, une grande bienveillance, de l'amitié, et une belle santé physique. Les gestes décrits par les magnétiseurs sous le nom de *passes* n'étant que les instrumens de la volonté et des autres facultés cérébrales, sont ce qu'elles veulent qu'ils soient; ils répandent leur action sur le magnétisé, ou la concentrent sur un de ses organes seulement.

3°. De la part du magnétisé, la *condition indispensable* est *non pas la foi* aux phénomènes magnétiques, mais la *faculté innée de les éprouver.* Cette faculté existe-t-elle, un magnétiseur habile les déterminera chez

le magnétisé, quelque opiniâtre que soit son incrédulité, malgré toute sa volonté. J'ajouterai, tirant ces conclusions non des faits de la thèse, mais de faits nombreux que j'ai observés : cette faculté manque-t-elle, toute la puissance du magnétiseur, toute la force d'imagination du magnétisé, la foi la plus vive, sont impuissantes à les faire naître. Pour que leur développement soit facile et sans danger, il faut dans le magnétisé ce calme qui n'est ni ami, ni ennemi; un désir trop vif s'oppose à leur développement, plus encore peut-être que la résistance la plus opiniâtre. Quand on observe ces phénomènes produits par un autre, il faut se placer dans ce calme de cœur, d'esprit et de corps, que j'appellerai *philosophique* ou *scientifique*, qui n'incline ni pour ni contre. En effet, une disposition bienveillante de la part de l'observateur aide à la puissance de l'expérimentateur pour la production de ces phénomènes, mais elle peut égarer l'observateur. Une attitude ennemie s'oppose à leur développement, si son génie est plus grand que celui de l'expérimentateur; les rend plus lents ou à peu près nuls, s'il balance le sien ; les dénature, s'il lui est inférieur. Dans quelques cas, elle fait plus, elle produit pour le patient une véritable souffrance.

4°. Les phénomènes produits sont des crises affreuses, si l'action du magnétiseur est énergique, mais dure, impérieuse, dépouillée de sympathie; si le magnétisé est incrédule et résiste. Si les circonstances sont favorables des deux côtés, la nature des phénomènes est différente. Parmi eux, les plus simples sont : un engourdissement plus ou moins profond, durant lequel on oublie ses souffrances et on jouit d'un bien-être délicieux, peuplé d'idées riantes et douces; puis l'occlusion d'une ou des deux paupières, incomplète ou complète, et d'autres phénomènes partiels d'un fait plus compliqué : le sommeil magnétique complet. Ce dernier est caractérisé par un mol abandon de tout le corps, le système musculaire de la vie animale ayant cessé ses contractions; par l'abolition complète des cinq sens; le plus souvent par un peu plus d'accélération dans la circulation et la respiration, si ces fonctions étaient calmes avant, et leur ralentissement, au contraire, si

elles étaient accélérées ; par une activité plus grande imprimée à toutes les fonctions interstitielles ; par une sorte de turgescence érectile de tout l'individu, et une expression générale de calme et de béatitude indicible ; par l'oubli de toutes les peines, quelles qu'elles soient, et la jouissance consciencieuse de son bonheur ; par l'isolement du magnétisé de toutes les choses et personnes environnantes, la conservation de ses rapports avec le magnétiseur, et, quelquefois, avec ceux qui lui portent une affection très-vive ; enfin l'oubli complet au réveil. Mais, le fait le plus compliqué et le plus intéressant est, sans contredit, le somnambulisme, dont les facultés remarquables sont les suivantes : 1°. L'insensibilité extérieure. 2°. La vue, sans le secours des yeux, par le front, l'occiput, l'épigastre, etc. 3°. L'exaltation des facultés morales intellectuelles et physiques. 4°. L'appréciation du temps actuel. 5°. La vue dans le passé, dans l'avenir (rétrovision, prévision). 6°. La vue dans l'espace. 7°. La faculté de percevoir l'état sain ou malade de ses organes ou des organes d'un autre, d'appliquer à leurs maladies les remèdes convenables. 8°. La faculté de lire dans la pensée du magnétiseur ou des personnes en rapport, de saisir leur caractère, et, en un mot, les particularités les plus intimes de leur organisation individuelle. 9°. La faculté de prendre les symptômes des maladies étrangères. 10°. L'oubli complet au réveil. 11°. Une soumission très-grande, le plus souvent entière, aux volontés du magnétiseur. Il peut, par sa volonté mentale ou exprimée, s'isoler ou non du somnambule ; établir entre ce dernier et d'autres personnes un rapport plus ou moins complet, l'en isoler entièrement, si ce rapport existe ; faire disparaître chez lui toutes les impressions morales, intellectuelles ou physiques déterminées sur lui ou nées en lui, leur en substituer d'autres ; paralyser chez lui la sensibilité, le convulser ; changer pour lui les liquides, faire que l'eau soit du vin, et produire en lui la vue de certains objets et de certains êtres éloignés ; faire qu'à son réveil il conserve le souvenir d'un ou de plusieurs faits de sa vie magnétique ; il peut même reproduire sur le somnambule, rendu à l'état de veille, la plupart des effets qu'il détermine pendant son sommeil.

5°. Les crises magnétiques graves, comme celle que j'ai rapportée et que produisait si souvent *Mesmer*, sont dangereuses dans la plupart des cas, surtout chez les sujets faibles et épuisés par de longues maladies; néanmoins, dans quelques circonstances rares, chez des individus difficiles à émouvoir et qui auraient besoin de fortes secousses, il serait avantageux peut-être de les provoquer; elles pourraient alors être employées et agir à l'instar de ces médicamens perturbateurs auxquels nous devons de si bons résultats dans la médecine ordinaire. Ces crises d'ailleurs ne sont vraiment effrayantes que pour un magnétiseur novice, ou pour des personnes étrangères aux expériences magnétiques. Un magnétiseur habile et sûr de lui-même les craint peu ; car il sait qu'il a la vertu de les calmer. Je le répète, dans les mains d'un tel homme ces crises bien appliquées peuvent quelquefois être utiles, et n'offrent jamais de danger réel.

6°. Dans la médecine ordinaire, le fait que nous sommes le plus jaloux de déterminer dans une maladie est, après la guérison, un bon sommeil; car nous savons tous ses effets salutaires et médicamenteux : il fait cesser la vie de relation, souvent si fatale, endort les blessures de toutes natures, reploie et concentre l'être dans sa vie organique, en harmonise les fonctions, active les absorptions interstitielles, résout les points malades, et en même temps *nourrit;* car s'il est un proverbe vrai c'est le suivant : *Qui dort dîne.* Souvent, je ne dis pas toujours, il n'est donc pas de médicament qui vaille un bon sommeil. Eh bien, le sommeil magnétique possède tous les bienfaits du sommeil ordinaire, et il les possède à un plus haut degré; il est, de plus, prodigue d'autres bienfaits qui sont refusés à ce dernier : aussi ses effets curatifs sont-ils plus rapides et plus marqués que les siens; souvent il suffit seul pour guérir; et s'il est nécessaire de faire coïncider avec ce médicament d'autres médicamens, il reste toujours le principal. Souverain par lui-même, il peut davantage encore quand le magnétiseur, par sa toute-puissance sur le magnétisé, y ajoute du sien et renforce son action de l'action bienveillante de personnes amies. Le médecin magnétiseur qui se sentira en lui les facultés que j'ai si-

gnalées, et qui trouvera dans son malade ce calme patient et cet abandon dont j'ai parlé, pourra toujours, sans danger, chercher à déterminer le sommeil magnétique. Ainsi produit, il sera utile dans toutes les maladies, s'il est administré avec modération, et si, pendant sa durée, le magnétiseur s'abstient de toute expérience de pure curiosité. Heureux donc les malades auxquels la nature a donné le pouvoir de dormir du sommeil magnétique! mais plus heureux encore les somnambules, car ils dorment de ce sommeil et sont doués en outre de facultés plus précieuses!

7°. Leur étude éclaire l'histoire de lumières nouvelles et lui prête un instrument, le plus vrai peut-être, pour ses investigations les plus obscures : elle donne à la physiologie humaine et à la physiologie générale une base plus large; elle s'adresse à la psychologie et la rectifie : la politique, la morale peuvent en tirer des leçons utiles et insolites; car des faits humains aussi importans que ceux-ci n'apparaissent pas sans mettre en émoi toutes les choses humaines. Je n'ai pas le temps d'insister sur toutes ces prétentions; je sens en outre combien il serait dangereux de les développer dans une thèse dont on fait hommage à beaucoup de personnes différentes, et qui toutes ne seraient pas aptes à lire ces révélations. Je ne m'attacherai donc qu'aux facultés somnambuliques pouvant servir au diagnostic et au traitement des maladies.

8°. Bien que notre intelligence et notre science médicales aient, dans ces derniers temps surtout, porté à un haut degré de certitude le diagnostic des maladies des solides, nous ne pouvons nier cependant que, dans beaucoup de cas, ce diagnostic ne soit obscur, difficile, impossible même avec les données actuelles. Le diagnostic, malgré les secours récens de la chimie, est encore dans l'enfance pour ce qui regarde les altérations des liquides, et surtout des fluides impondérables; eh bien, je suis autorisé à penser, d'après les faits que j'ai cités, que les facultés instinctives des somnambules pourraient servir à rectifier, éclairer ou confirmer notre jugement sur les altérations des solides dans les circonstances obscures, nous mettre sur la voie

des découvertes à faire sur les altérations des liquides et des fluides. Ces facultés nous seraient utiles surtout pour éclaircir l'histoire des névroses, des affections cutanées et de beaucoup d'affections chroniques; elles pourraient peut-être en pénétrer les causes, qui nous échappent encore. Une maladie est souvent constatée par un médecin; mais il doute ou se méprend sur sa nature : il la juge inflammatoire, elle est nerveuse. Une bonne somnambule peut alors lever ses doutes, redresser ses erreurs.

9°. La thérapeutique médicale a fait d'immenses progrès par les travaux des modernes; mais, il faut l'avouer, et le moment est favorable pour être modeste, combien n'est-elle pas encore impuissante pour beaucoup de maladies! Elle ne peut donc dédaigner de nouveaux secours; elle en trouverait, je pense, dans les lumières que fourniraient les somnambules employés à la recherche des remèdes et au traitement de certaines affections aiguës ou chroniques, les plus graves et les plus incurables.

Ce qui caractérise le grand médecin, c'est ce tact médical que la science accomplit, mais qu'elle ne donne pas, faculté moitié instinctive, moitié rationnelle, par laquelle il descend dans les individualités morbides différentes et saisit les indications propres à chacune d'elles. Cette combinaison heureuse de l'instinct et de l'intelligence, qui est le génie, se trompe encore; elle est d'ailleurs très-rare. Le vulgaire des médecins est réduit aux lumières péniblement acquises par leur intelligence, qui connaît bien des règles générales, mais qui, s'appliquant difficilement et avec peu de bonheur aux cas particuliers, est obligée alors de tâtonner sans cesse. Or, dans le somnambulisme ressort spécialement l'instinct de l'homme, faculté remarquable chez certains êtres et éminemment propre à deviner les besoins individuels. Pourquoi l'instinct de somnambules éprouvés ne s'unirait-il pas à l'intelligence des médecins pour le traitement des maladies graves et douteuses? Leur instinct sentirait, découvrirait ce que l'intelligence des derniers jugerait et rectifierait; elle proposerait à son tour des moyens dont le premier préciserait l'opportunité relative.

Toutes ces expériences sur les facultés instinctives des somnambules appliquées au diagnostic et au traitement des maladies, ont besoin d'être faites avec sagesse et tempérance, comme toutes les expériences en général. Peut-être même exigent-elles plus de prudence, à cause de leurs difficultés et de l'importance des erreurs; mais de même qu'il y aurait de la folie à croire sans examen tout ce que pourraient annoncer les somnambules, il y aurait aussi, je pense, de la mauvaise foi à rejeter d'avance les services qu'ils sont susceptibles de rendre. Quelle est en effet l'ambition légitime du médecin? De guérir. Il doit donc, s'il est conséquent avec lui-même, s'entourer de toutes les puissances capables de le conduire à son but, pourvu toutefois qu'elles ne blessent pas la morale. Pour moi, étudiant afin de l'être un jour, je me suis occupé du magnétisme animal, parce que rien de ce qui pouvait servir au diagnostic et au traitement des maladies ne devait m'être étranger. Médecin, j'appliquerai le magnétisme aux affections qui le demandent, comme je le ferai de l'opium, du quinquina, de l'émétique et d'autres remèdes; je tirerai parti du somnambulisme comme de l'auscultation et de la percussion, etc. Des médecins déhontés et faisant trafic de leur art me traiteront sans doute de charlatan; je serai un fanatique crédule aux yeux de plus d'un Orgon médical. Un sot, un fou, un ambitieux, verront peut-être en moi leur image; je sais tout cela, car j'ai appris à connaître ces hommes. Mais qu'y faire? Quand l'émétique et le quinquina parurent en Europe, on traita de fous, de charlatans, de fanatiques les médecins qui les premiers eurent le courage de les employer. Aujourd'hui on se moquerait avec justice de ceux qui nieraient leurs vertus. Il en sera de même un jour du magnétisme et du somnambulisme. Soyons donc fou aujourd'hui pour être sage un jour.

10°. La puissance absolue du magnétiseur et l'obéissance passive du somnambule ouvrent un vaste champ aux effets curatifs dans les maladies de ce dernier; et d'abord, le somnambule dort de ce sommeil magnétique si salutaire par lui-même; il est susceptible en outre de voir ses maux et leurs remèdes. Vous, son magnétiseur, vous les ap-

prouvez ou les repoussez. Mais ensuite vous pouvez tout sur cet être qui dort là devant vous. Vous voulez, et il est enlevé à toute l'atmosphère d'hommes et de choses qui lui sont funestes, et placé dans celle qui lui est bienfaisante! A-t-il froid, vous le réchauffez; a-t-il chaud, vous le rafraîchissez? Vous soufflez sur toutes ses douleurs, quelles qu'elles soient, et ses douleurs se dissipent ; vous changez ses pleurs en rires, son chagrin en joie ; son pays, sa mère lui manquent-ils, vous les lui faites voir sans les avoir vus vous-mêmes ; est-il faible, vous lui donnez de la force ; est-il trop fort, vous l'affaiblissez; est-il abattu, vous le relevez; prend-il les symptômes morbides d'un autre, vous les chassez de son corps ; vous paralysez sa sensibilité s'il doit subir une opération cruelle ; vous commandez, en un mot, à toutes ses fonctions. Vous transformez l'eau en un liquide qu'il désire ou que vous lui jugez utile, et l'eau agit comme ce liquide. Vous pourriez faire qu'elle restât de l'eau pour son estomac et ses intestins enflammés, et qu'elle devînt du quinquina pour son sang et son système nerveux. J'ai fait plus, j'ai rempli pour une somnambule un verre vide : elle buvait ; les mouvemens de la déglutition avaient lieu comme à l'ordinaire, et sa soif était apaisée ; avec rien, j'ai calmé sa faim; avec rien, je lui ai servi des dîners splendides (des médecins concevront dans certains cas la nécessité de pareilles expériences). Un point souffre, on le dégage; et par sa volonté, on établit un révulsif sur un autre. Je n'en finirais pas si je détaillais toutes les particularités de l'empire du magnétiseur. Que ne peut-on pour la guérison d'un être sur lequel on peut tout! Voilà, certes, une médecine nouvelle, une médecine d'homme à homme. L'homme a d'abord cherché le remède à ses maladies et aux maladies de ses semblables dans les substances inorganiques, dans les substances végétales et animales mortes. Elles lui en ont offert, elles peuvent lui en offrir encore de précieux, de spécifiques même; mais sa plus grande puissance médicatrice est en lui; le remède souverain, c'est lui-même. Une volonté ferme et morale, pleine de tendresse et de charité, dans un corps sain et vigoureux, voilà le plus grand modificateur de toutes les ma-

ladies en général ; cela est vrai, surtout des maladies des somnambules ou de ceux qui sont susceptibles du sommeil magnétique. Mais il ne faut pas se le dissimuler, cette médecine sympathique est fatigante pour celui qui la fait ; on donne de sa vie à l'homme qu'on magnétise ; on peut prendre ses maladies. Pour réussir sans dommages, il faut lui être et lui rester toujours supérieur. Elle peut offrir encore plus de danger pour le magnétisé. On les conçoit tous, quand on pense que la puissance du magnétiseur peut aller jusqu'à suspendre la vie du somnambule. Un magnétiseur inhabile, mal portant, impuissant, peut déterminer des désordres très-graves chez le magnétisé, et l'affliger d'une maladie nouvelle en cherchant à le guérir de celle qu'il a ; mais ces dangers, quelque graves qu'ils soient, ne sont rien auprès de ceux dont la morale peut être blessée. Des médecins les comprendront sans peine, et m'approuveront de ne pas les détailler dans une thèse.

Si des magnétiseurs immoraux ou charlatans, pour des plaisirs infâmes ou un vil intérêt, peuvent abuser du magnétisme, des somnambules mal dirigés ou abandonnés à eux-mêmes peuvent employer d'une manière funeste pour eux et ceux qui les consultent, les facultés que leur a données la nature. Les grandes villes renferment beaucoup de ces consultantes ou sibylles, car ce sont presque toujours des femmes. Leur charlatanisme s'affiche comme bien d'autres. Si d'abord elles étaient douées d'une belle lucidité, elle se détériore, et se perd bientôt par l'appât du gain, seul mobile qui remplisse leur âme. (Car la soif de l'or tue les facultés du somnambule, comme la puissance du magnétiseur, qui s'exaltent au contraire par le désintéressement.) Elles continuent néanmoins leur commerce trompeur; et leurs divinations fabuleuses, suivies par des êtres crédules, deviennent fatales. Ce charlatanisme menteur et funeste sous tant de rapports, ne peut aller que croissant dans un siècle de liberté générale en tout, et où la licence n'est malheureusement que trop voisine de la liberté. Et cependant, si la liberté ne doit être donnée qu'à ceux qui en sont dignes, cela est vrai surtout de celle de pratiquer le magnétisme animal? Les

hommes honnêtes, qui se sont occupés de cette question, ont dû en signaler sans doute tous les dangers. M. *Rostan*, le seul que j'aie lu, l'a fait avec discernement. J'appelle à mon tour sur eux l'attention des médecins. Ce n'est pas en niant le magnétisme et le somnambulisme, en les regardant passer, les bras croisés, du haut de notre grandeur, que nous étoufferons leur existence; nous nous priverons seulement de leurs bienfaits, et n'empêcherons pas leur abus, qui s'augmentera encore de notre dédain ou de notre anathême lancé sans examen; car les hommes sont ainsi faits, ils se prennent de passion pour les exilés, mais leur enthousiasme entretient et fait pulluler les charlatans moins encore que notre propre faute. S'il y a des charlatans en médecine, les médecins doivent s'en prendre surtout à eux-mêmes. La plupart, en effet, dominés par le système exclusif qui règne alors dans la science, repoussent dans leur pratique les moyens opposés à ce système dominateur. Les charlatans habiles s'en emparent, les affichent, réussissent dans les cas nombreux où ils conviennent réellement, tuent dans d'autres où ils sont contraires, mais n'en exploitent pas moins aux dépens de la société et de la médecine une foule de malades. Voyez; quand les charlatans *aux remèdes* dits *purgatifs des humeurs, dépuratifs du sang, réconfortans,* et autres, ont-ils eu plus de vogue? Au moment où la médecine antiphlogistique, essentiellement solidiste, s'était emparée de presque toutes les intelligences médicales, que de victimes n'ont-ils pas faites, je le sais! Placé dans les hôpitaux, j'ai recueilli plus d'un de leurs blessés à mort. Mais, il faut l'avouer, ils ont obtenu et obtiennent encore d'éclatans succès là où le traitement antiphlogistique avait été et doit être impuissant, je dirai plus, contraire. Eh bien! je pense que l'audace et le nombre de ces charlatans disparaîtraient, ou du moins diminueraient de beaucoup, s'il n'y avait pas aussi une mode en médecine, si les médecins cessaient d'être en général exclusifs; si, plus sages, ne rejetant aucun moyen, mais cherchant à adapter à chaque cas individuel celui qui convient, ils faisaient, comme font nos grands praticiens, la médecine des mala-

des et non celle d'un système ou d'un homme. Il y a des charlatans mâles et femelles de magnétisme et de somnambulisme, parce que les corps savans ou en repoussent indistinctement tous les faits, ou ne les reconnaissent que partiellement, et avec mauvaise grâce, et parce que les médecins négligent les secours si grands qu'ils en pourraient tirer. Mais que la Faculté de médecine de Paris, où se pressent tant de notabilités médicales si justement célèbres, prenne l'initiative de cette question; l'examine avec cette élévation et cette impartialité scientifiques qui commandent le respect et la foi; et si, comme je n'en doute pas, elle reconnaît la vérité et l'importance de faits attestés par *Georget*, MM. *Rostan*, *Malfatti*, *Hufeland*, *Deleuze*, et tant d'autres hommes distingués et de bonne foi, qu'elle demande et obtienne une chaire de magnétisme animal, comme on en voit dans les facultés d'Allemagne et de Russie; qu'on passe sur ce sujet des thèses, comme sur d'autres; que, réduit à sa juste valeur, il tombe dans le domaine de la science médicale et serve aux cas nombreux qui l'appellent, alors ces charlatans de tous genres disparaîtront; car, accueilli dans sa vraie patrie, sa vogue d'enfant proscrit ne l'entourera plus, et son utilité réelle, avouée et mise à profit en haut lieu, là où elle doit l'être enfin, ne sera plus exploitée dans les carrefours, où vont en se cachant la chercher comme un dernier espoir, ducs, généraux, ministres et médecins mêmes, pour qui la science actuelle a confessé qu'elle ne pouvait plus rien.

Ma thèse était finie, quand j'ai pu lire le dernier rapport sur le magnétisme animal, fait à l'académie royale de médecine les 21 et 28 juin 1831, par MM. *Bourdois de la Mothe*, *Fouquier*, *Gueneau de Mussy*, *Guersent*, *Husson*, *Itard*, *J.-J. Leroux*, *Marc*, *Thillaye*. Dans ce rapport sont consignés des faits de somnambulisme analogues à beaucoup de ceux que j'ai cités, et tout aussi extraordinaires qu'eux. Ces faits constatent d'une manière positive et irrécusable l'*insensibilité*, la *clairvoyance* ou *vision à travers les paupières closes*, l'*intuition*, la *prévision intérieure*, la *prévision extérieure* des somnambules (ce sont les propres expressions du rapport). Parmi les hommes qui les attes-

tent, les uns sont, comme MM. *J.-J. Leroux* et *Fouquier*, professeurs à la faculté de médecine de Paris, et placés à la tête des services importans des hôpitaux; les autres, comme MM. *Husson*, *Guéneau de Mussy*, *Guersent*, sont des médecins célèbres de l'Hôtel-Dieu et des enfans malades. M. *Marc* est premier médecin du Roi; M. *Itard*, médecin-directeur de l'institution des sourds-muets; MM. *Bourdois de la Mothe*, *Thillaye* sont connus. Tous ces hommes sont remarquables par leur bonne foi, leur moralité, leurs lumières, et des travaux scientifiques estimés. Leur rapport, qui un jour sera éclatant dans l'histoire du magnétisme animal, fait donc autorité. Aussi, après l'avoir lu, ma première pensée avait été de le faire imprimer à la suite de ma thèse, et de le donner à ceux à qui cette thèse sera offerte. En plaçant ainsi sous son patronage, sous son égide amie, ce faible essai, jeune homme je défendais les faits extraordinaires que je raconte par des faits semblables attestés par des hommes graves, et mes maîtres en la science. Mais ne pouvant faire imprimer ce rapport, j'y renvoie néanmoins tous ceux qui liront ma thèse; je les prie de ne la juger qu'après l'avoir médité.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere se promptum ad eo, quæ decent, facienda, sed et ægrum ad presentes et externa.

II.

Qui quartanâ corripiuntur non admodùm convulsionibus tentantur; si verò priùs tentati fuerint, superveniente quartanâ liberantur.

III.

Mulieri hystericæ, aut difficulter parienti, sternutamentum superveniens, bonum.

IV.

Mulieri si velis menstrua sistere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone.

V.

Si leucophlegmatiâ detento fortè diarrhæa supervenerit, morbum solvit.

VI.

Quæ judicantur et judicata sunt perfectè, ne moveto, neque innovato, sive purgantibus medicamentis, sive aliis irritamentis, sed sinito.